

COLLECTIF

Des Encre d'Elles



# Entrelacs et ici...

RECUEIL DE TEXTES DE 6 AUTEURES

MOUNIA BOUZEGHRANE, CAYETANA CARRIÓN,  
GERALDINE CATINO, FLORENCE GRÉGOIRE,  
FATIHA IDRISSE ET GÉRALDINE PLATBROOD



## Quelques mots sur Entr'âges et sur ScriptaLinea

La compilation de textes *Entrelacs et ici* a été réalisée par le Collectif Des Encre d'Elles à l'initiative de l'asbl Entr'âges et en partenariat avec ScriptaLinea selon les principes et la méthodologie des collectifs d'écrits mis en place par ScriptaLinea – en français « Collectifs d'écrits » aisbl.

Entr'âges a pour mission de favoriser les liens entre les personnes de générations différentes dans une dynamique de solidarité et de réciprocité. L'association s'adresse à toute personne, avec une attention particulière aux personnes fragilisées socialement et aux porteurs de projets, et ce, en vue de soutenir leur pouvoir d'agir.

À travers sa mission, l'association répond à plusieurs enjeux, tels que l'égalité et la justice sociale, la mobilisation et la participation citoyenne, l'inclusion sociale, le décroisement des générations, la déstigmatisation et la non-discrimination fondée sur l'âge.

En vue de réaliser sa mission, l'association informe, forme et sensibilise aux questions autour de l'âge afin de changer les perceptions que nous en avons. Elle anime des projets de terrain qui visent à promouvoir le lien entre des personnes d'âges différents. Elle offre un accompagnement et un soutien méthodologiques aux professionnel·le·s et porteur·euse·s de projets.

Entr'âges organise également des campagnes et des événements de promotion d'activités intergénérationnelles et est engagée dans un travail de représentation et de plaidoyer auprès des institutions et instances politiques.

### Droits d'utilisation:

*Entrelacs et ici...* du Collectif d'écrits Des Encre d'Elles est réalisé par l'asbl Entr'âges et est produit par ScriptaLinea aisbl.

Les textes et illustrations sont mis à disposition

selon les termes de la licence Creative Commons 2.0

Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification

[ texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ]



ScriptaLinea, 2022.

N° d'entreprise BE 0503.900.845

RPM Bruxelles

Édit. resp.: Isabelle De Vriendt

Siège social: Avenue de Monte-Carlo 56 - B- 1190 Bruxelles (Belgique)

Si vous voulez rejoindre un Collectif d'écrits, contactez-nous via

[www.scriptaline.org](http://www.scriptaline.org)

Enfin, elle développe la production de publications et d'outils et gère un centre de documentation en gérontologie sociale et en intergénération unique en Belgique francophone.

*ScriptaLinea* se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), anglais (Writing Collectives), etc.

Chaque collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivant·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire pour aboutir à une publication collective, un outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque, etc. Il s'agit en effet pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socio-culturel d'une région, d'une commune ou d'un quartier, et ce, dans une logique non marchande.

Les collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui souhaitent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivant·e y est reconnu·e comme expert·e à partir de son écriture et

de sa lecture et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits, ouvert·e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les collectifs d'écrits d'une même région ou d'un même pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, et ce, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre ensemble et la création littéraire.

Cayetana Carrión  
*Chargée de projet à Entr'âges asbl*

Isabelle De Vriendt  
*Coordinatrice de ScriptaLinea aisbl*

**ENTR'AGES**

*ScriptaLinea*  
AISBL



## Présentation du Collectif Des Encre d'Elles

Le Collectif Des Encre d'Elles est né un beau jour de février 2018 dans le cœur de neuf femmes aussi différentes en âges, en vies, et en univers que les arbres d'une forêt. Tels des ruisseaux, elles ont puisé l'encre de leur écriture aux sources de leur motivation, de leur engagement et de leur énergie. Elles ont mis des mots et des couleurs à leurs Émotions (2018).

Le deuxième parcours du collectif fut nourri par six nouvelles sources animées du même désir d'écriture et d'engagement. L'encre des six plumes a alimenté les ramifications de l'écriture où chaque feuille porte un mot et où chaque arbre est une histoire en soi. Ce fut le temps des Révolutions saturniennes (2020).

Notre collectif a été sérieusement ébranlé par le confinement général imposé dans le monde entier le jour même du lancement de son troisième parcours, en mars 2020. Malgré la peur du virus qui sévissait et les contraintes sanitaires imposées, et malgré l'incompréhension et le découragement, le collectif a poursuivi lentement mais sûrement, avec patience et sagesse, son chemin. D'anciennes participantes ont repris leur bâton de pèlerin, de nouvelles les ont rejoint en cours de route avec leurs univers, leurs mots, leur fraîcheur, leur enthousiasme et leur motivation. Ensemble, six femmes ont inventé de nouvelles façons de se rencontrer, d'écrire et de tisser du lien, grâce aux entrelacs, ici même.

Mounia Bouzegrane, Cayetana Carrión,  
Geraldine Catino, Florence Grégoire,  
Fatiha Idrissi et Géraldine Platbrood

*Membres 2022 du Collectif  
Des Encre d'Elles*

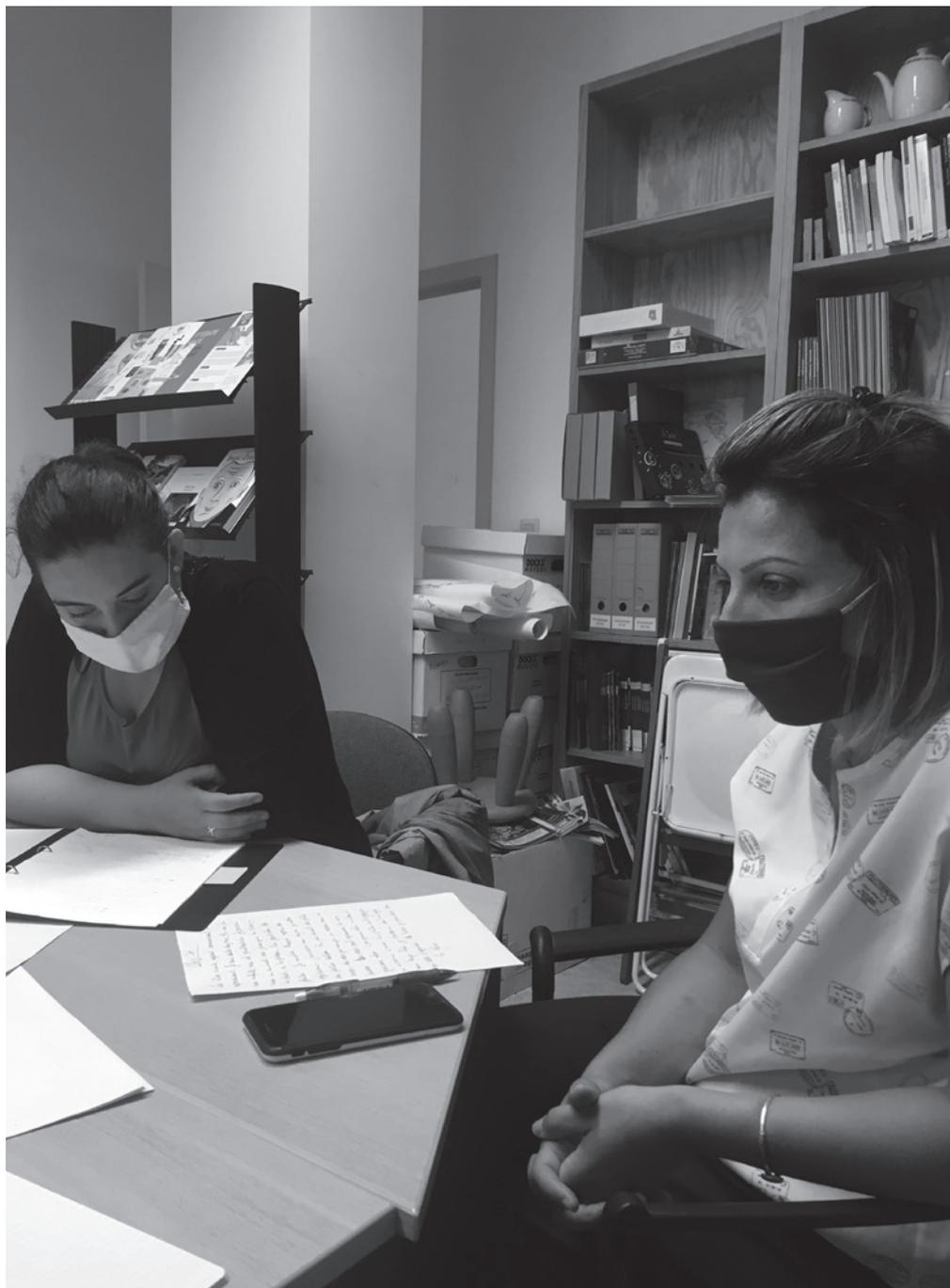
*Collectifs d'écrits*



**Pour s'y retrouver**

Éditorial	11
Encre d'Elles 2.0, <i>Texte collectif</i>	14
Sons d'hier, <i>Géraldine Platbrood</i>	20
A reculons, <i>Fatiha Idrissi</i>	25
La vie a des ailes de chouette, <i>Florence Grégoire</i>	31
Rouge, <i>Géraldine Platbrood</i>	49
L'horloge, <i>Cayetana Carrión</i>	51
Interlude, <i>Geraldine Catino</i>	59
Libre prairie, <i>Cayetana Carrión</i>	63
En contre-plongée, <i>Fatiha Idrissi</i>	69
Elle petit fille de Minerve, <i>Geraldine Catino</i>	75
Mes au revoirs, <i>Géraldine Platbrood</i>	81
Dérapage sociétal, <i>Florence Grégoire</i>	85
Incendie, <i>Géraldine Platbrood</i>	91
Une rencontre exceptionnelle, <i>Mounia Bouzegrane</i>	93
Encre d'elles exquis, <i>Texte collectif</i>	95

La peau d'ours, <i>Cayetana Carrión</i>	101
Anthropocène, <i>Geraldine Catino</i>	105
Calculettes, <i>Fatiha Idrissi</i>	107
Urgence, <i>Géraldine Platbrood</i>	111
Craquellement, <i>Fatiha Idrissi</i>	113
Pensées lavomatiques, <i>Géraldine Platbrood</i>	117
Les mangeurs de temps, <i>Florence Grégoire</i>	121
Et si, <i>Géraldine Platbrood</i>	131
Solitude, <i>Geraldine Catino</i>	135
Flash-back, <i>Geraldine Catino</i>	139
Coronaph(r)ases, <i>Géraldine Platbrood</i>	143
Options, <i>Fatiha Idrissi</i>	148
Les auteures	152
Les lieux traversés	155
Remerciements	156



Un train lancé sur des rails à toute vitesse. Les paysages qui défilent. Sans que l'on puisse les saisir ni comprendre ce qui s'y passe. Le monde, tout autour, semble être en plein écroulement. Les êtres dépérissent, la diversité s'amenuise, une lourde menace atténue la joie de son voile gris.

De minuscules bêtes sont entrées en fanfare en cette faste année 2020 par les chemins les moins attendus de notre étrange humanité. Elles ont grippé nos habitudes, bouleversé nos certitudes, imposé leur loi de vie et de mort.

Un tourbillon d'incohérences emporte avec lui les tentatives de sens.

Nous avons été empêché.e.s, séparé.e.s, et avons perdu nos sens.

Les vitres du train sont des écrans impénétrables sur lesquels se heurtent les corps et le toucher. Quelque chose nous grignote de l'intérieur. Ça s'insinue dans nos gestes, nos décisions, nos consciences. Productivité. Insuffisance. Manque. Culpabilité. Vide. Mais le train file toujours à travers un paysage désertique, et les jours passent dans un brouillard. Toujours semblables à eux-mêmes, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Qu'en reste-t-il?

Peau d'ours ?  
Peau de chagrin ?  
Peau douce ?  
Étreinte qui nous réchauffe ?  
Paroles qui nous lient ?  
Saveurs que l'on partage ?  
Odeurs de gens ?  
Parfum des villes et des champs ?

Puis un matin... une renaissance minuscule.

Nous avons pris conscience que nous sommes des êtres de chair et d'os, de sens, palpables, présents et non virtuels.

C'est le dessin d'une fleur, c'est un visage ouvert, c'est le temps qui disparaît dans une présence. C'est un carrefour, c'est un choix.

Ce parcours - le troisième du collectif Des Encre d'Elles - a démarré le 19 mars 2020, à un moment où le monde était mis sur pause.

#### **Mode d'emploi :**

D'abord bien mélanger les lettres dans la boîte à thèmes.  
Choisir des mots, former une phrase, en prose ou en vers.

Puis les écrire à l'encre énigmatique,  
couleur de l'imaginaire, couleur de transition,  
entre morts et rédemption.

Écrire à l'encre mauve.

Ensuite gommer les adjectifs inutiles et le verbe « oublier ».

Le remplacer par les verbes « se souvenir », « avancer ».

Surtout faire un texte qui nous ressemble.

Transporter le lecteur dans nos univers.

Partager avec lui nos traversées d'hier  
et d'aujourd'hui.

Écrire pour reconstruire demain

Cette vie qui nous appartient.

Le désert se mue, alors, en forêt. Le train ralentit, son mécanisme enrayé par un entrelacs de branches. Un pas de côté et l'on est sur le chemin des ronces.

Ce contexte particulier teinté de doutes et d'incertitudes nous a invité.e.s toutes et tous à interroger nos modes de pensées et nos comportements.

Rien n'est plus tracé, il n'y a que des esquisses, l'intuition et la raison.

Nous avons pris conscience de notre fragilité et de notre interdépendance avec le reste des éléments de notre écosystème, de l'urgence d'agir, autrement...

La menace nous enveloppe, plus proche encore. Pourtant, tout est différent. L'on sent l'odeur caractéristique de la liberté.

Le choix du thème « prise de conscience et redémarrages » est dans l'air du temps plus que jamais auparavant. Avant toute prise de conscience fut le chamboulement, le questionnement, le besoin de se positionner différemment, que ce soit dans les relations les plus intimes, à commencer par le rapport à soi, puis le rapport microscopique à l'autre, jusqu'aux systèmes, au monde...

Ce réveil est devenu presque transgressif, une occasion d'évasions multiples qui sont autant d'histoires à raconter, des univers à découvrir pour polliniser nos imaginaires, fleurir nos rencontres et se (re)connecter.

Le champ des possibles s'ouvre à ce qui nous augmente, à ce qui affermit la puissance de la vie en toutes. Le train s'arrête, enrayé par la densité d'un présent créateur : la seule réalité.

## Encres d'Elles 2.0

Cela fait une année que le virtuel engloutit tout,  
comme une vague.

Dans la tempête, nous cherchons du concret,  
matérialité irremplaçable.

Mais les mots et les sensations nous lient, dans cette bulle  
flottant entre nos salons, nos chambres et nos bureaux.  
Les existences trouvent écho les unes dans les autres.

### Notifications WhatsApp.

Je secoue la souris.

Vite ! J'ai rendez-vous !

Je regarde l'heure.

Je me coiffe, me maquille...

J'ai encore quelques minutes.

et prépare mes feuilles et mes stylos colorés.

Le temps d'ouvrir Firefox, de faire chauffer l'eau pour le thé ou le café,

Sous la table, à l'abri des regards,

d'installer le paravent.

Je ne veux pas qu'elles voient mon souk. Elles  
peuvent l'imaginer, mais pas le constater.

je garde mes chaussons rouges rembourrés.

### Notifications WhatsApp encore.

Qu'est-ce qu'elles racontent ?

Ah. Elles se connectent.

O.K.

Nous clignotons dans des petits carrés.

Firefox, c'est quand tu veux.

Je ne peux que les voir et les entendre.

La bouilloire clique. L'eau chaude se verse.

Bien.

Des sourires et de légers soupirs, des visages radieux  
et de belles couleurs d'yeux.

Flûte ! J'ai perdu le lien Jitsi.

En un instant, tout peut être brisé, le lien ténu, invisible, coupé sans pitié.

Bon.

Rechercher dans les courriels, mots clés : encres d'elles.

C'est le règne des yeux et des oreilles.

Quoi ? Introuvable.

Les corps se distordent en leurs existences virtuelles,

O.K.

Se connecter au Drive. Journaux de bord.

ils se figent, se dédoublent, sont parfois expulsés de la collectivité immatérielle.

Ah ! Je ne trouve pas.

Merde. Elles attendent.

Brusque basculement.

Bon.  
Chercher dans la conversation WhatsApp.  
Surtout ne pas demander le lien.  
C. l'a donné tellement de fois. Shame on me.

La solitude nous enveloppe en ces temps étincelants,  
masquée seulement par des écrans brillants.

Ah ! Le voilà.

Parfois, elle reparait en reine:

Cliquez.

le château de cartes s'effondre,  
le puzzle s'emboîte et les choses surgissent,  
dénudées de leurs voiles de virtualité.

Allez, allez, allez mon gars. Go, Go, Go.

L'écran est certes plat, mais on s'invite les unes chez les autres,  
jusqu'à l'arrière-plan,

Way !  
Caméra : check.

murs neutres ou décorés, paravents intelligemment disposés.

Micro : check.  
Enregistrer le lien dans les favoris.

Malgré tout et à ma grande surprise, la rencontre se fit, et se fait.

Join us.  
C'est parti.

4 rectangles noirs.  
De grandes lettres au centre.  
J'entends leurs voix.

Volutes d'impressions,

Ah! Les voilà, mes collègues pixels.

rencontre de nos monstres,

Prises dans leur conversation, je passe incognito.

ou moments de pur présent.

Couper son micro pour ne pas parasiter.

Nous partageons nos soifs.

Patienter.

Soifs d'embrasements, d'exploration, d'inconnu.  
Soif de paix, d'épuration, de silence.  
Soif de transgression.

C. a remarqué ma présence. Nous sommes toutes là. La séance  
peut commencer.

Matériellement, je ne les connais pas. Et pourtant, quelque chose passe.

Au menu :  
Énonciation de l'ordre du jour avec quelques omissions. Il faut bien  
ménager le suspense, non ?  
Ensuite, météo du jour.  
Puis, partages, retours.  
Peu à peu, ça édifie.

La création s'envole,

Mon corps, lui, ne comprend rien à cette situation.

l'inspiration virevolte, suivant ses lois propres.

Depuis que je les ai rejointes en juillet, ces femmes m'accompagnent.

Une sorte de présence-absence.

Un lien sans fil.

Pourtant, quand par chance, provoquée ou improvisée, je rencontre

l'une d'elles,

mon corps s'affole.

« Inconnue en vue !

Kinésphère en danger ! »

L'esprit tempère, mais le mécanique instinct s'applique.

Mon corps fait fi de nos échanges wifi.

Normal, il n'y a pas de sens à cette relation.

Aucun, en tout cas, qui m'ancre à elles.

Sont-elles bien réelles ?

Ces autres.

Fictif carré dans mon espace confiné.

Elles ont le goût du café et du thé bu en simultané.

Elles sentent mon familier

Leur peau est clavier plastique

Leur voix est probablement en format compressé

Leur image est en basse définition.

Alors pourquoi ?

Pourquoi tant de tendresse pour elles G. ?

La rencontre, à quoi tient-elle?

Surchauffe de ma bande passante

Problème de réseau

Saccade de ma raison.

Peut-être juste à une intention.

Peut-être parce que bien au-delà des data transférées, ce sont :

Des esprits connectés,

Les liens se tissent

De l'énergie en Bluetooth,

et les révélations se glissent

Des accès à des univers expansibles,

dans les interstices

Des soupapes dans les semaines isolées,

de la virtualité,

Des fenêtres ouvertes sur des intimités,

créant

Des opportunités de créer,

de réels

Un projet partagé

rapports

que tu y retrouves .

humains.

Encres d'elles 2020-2021.

Et le mot vient

Et l'encre coule

Et les Elles se déploient.

Gé, Fatiha et Florence

## Sons d'hier

### Géraldine Platbrood

Ici,  
Bruits de couverts.  
Bruits de verres.  
Entrechoque de santé souhaitée.  
Eclats de rires.  
Eclats de voix.  
Bourdon de conversation  
Des mots de-ci de-là chopés au vol  
Sans signification.

Là-bas,  
Désirs de fin de soirée embrassés dans la pénombre.  
Vol d'un instant passionné.  
Regard détourné.  
Vie privée respectée.

Ailleurs,  
Vêtements froissés, frottés, collés-serrés.  
Odeur de creux de cou.  
Mots reniflés, au revoir embué.  
Battements de coeur.  
Réconfort de chair.  
Discussion d'âme.

Là,  
Musique entêtante.  
Rengaine festive.  
Ponctuée de cris délicieusement apeurés.  
Lumières en manège.  
Odeur de sucre, d'alcool.  
Vapeur d'insouciance.

Plus loin,  
Boule Quiés,  
Martèlement de basse  
En plein thorax.  
Tempo à peau.  
Paroles arrosées de clopes, de joints, de bière.  
Hurlées au vent, à la pluie, par tous les temps.

De ce côté,  
Annonces répétées en continu.  
Nombres dictés, ponctués, heures écoulées.  
Portes, quais, destinations en attente.  
Décalages horaires.  
Mélanines surchauffées,  
Lèvres gercées.

Autre part,  
Rimes et vers emmêlés.  
Corps entrecroisés.  
Ça se joue,  
Ça se chante,  
Ça s'échange.  
Du fauteuil à l'orchestre,  
De la fosse au poulailler,  
Y'a de la beauté à partager.

Monde,  
Je te sens,  
Je t'entends,  
Monde,  
Je t'attends!





**À reculons !**

Fatiha Idrissi

*Bonjour, vous êtes bien à la polyclinique des pavés enchantés.  
Toutes nos lignes sont occupées, merci de bien vouloir patienter.  
Vous êtes le — deuxième — dans la file d'attente.  
(Musique d'attente — plutôt agréable — 30 secondes).*

J'active le haut-parleur de mon GSM, le pose sur le plan de travail et poursuis tranquillement la préparation de mon déjeuner. Attendre ne m'a jamais embêté outre mesure. Dans l'attente, je perçois sans juger une quantité de temps qui s'écoule. Et, en attendant, je trouve toujours autre chose à faire, à part le fait d'attendre, pour rendre l'attente fructueuse et agréable. Je pense par ailleurs que les pires moments d'attente sont ceux inattendus et imposés par autrui. Les situations d'attente révèlent d'ailleurs la nature de notre rapport au temps. Le temps ! Encore lui ! Il continuera bien évidemment à s'écouler, que l'on soit ou non dans l'attente. Mais maintenant, tout cela a bien changé, je ne perçois plus le temps de la même manière depuis que je me suis enfermée chez moi. J'ai perdu mes repères, tous les événements et les engagements qui structuraient mes journées et leur donnaient du sens. J'ai l'impression que je me suis installée dans une attente sans fin, l'attente d'un retour aux attentes habituelles...

La voix féminine déshumanisée revient, comme pour me sauver des entrelacs de mes réflexions alambiquées.

*Toutes nos lignes sont occupées, merci de bien vouloir patienter.  
Vous êtes le — troisième — dans la file d'attente.  
(Musique)*

Quelque chose m'interpelle. J'arrête de ciseler la coriandre pour dresser l'oreille...

*Bonjour, vous êtes bien à la polyclinique des pavés enchantés.  
Toutes nos lignes sont occupées, merci de bien vouloir patienter.  
Vous êtes le — quatrième — dans la file d'attente.  
(Musique)*

Il me semblait bien que le compte n'était pas bon, mais le frétillement des frites dans la poêle parasitait mon audition. Je désactive le haut-parleur et plaque le GSM contre ma joue.

*Toutes nos lignes sont occupées, merci de bien vouloir patienter.  
Vous êtes le — cinquième — dans la file d'attente.  
(Musique)*

J'hallucine ! La file se déplace à reculons !

Comment est-ce possible ?

À la genèse de toute file d'attente, l'arrivée d'au moins deux personnes en même temps serait l'évènement fondateur. Ensuite, pour se déplacer à reculons, il faudrait installer les derniers arrivés en tête de file. Ainsi, et par la force des choses, ce seront les derniers arrivés qui seront servis en premier.

Et quid des premiers arrivés ?

Ils risquent d'être pris dans la file durant des heures interminables, et leur sort dépendra essentiellement de l'affluence des derniers arrivés.

Mais, nuance oblige, ce que tu considères comme étant un premier arrivé, au moment même où tu construis cette brillante analyse, a bien été le dernier arrivé une heure ou une demi-heure auparavant, n'est-ce pas ? Mais alors pourquoi n'a-t-il pas été servi ?

Hmmm ! Il a probablement dû arriver en même temps que d'autres personnes et n'a pas eu le privilège d'être considéré comme étant le dernier arrivé. Une fois ce privilège perdu, il ne lui reste plus qu'à prier pour que personne d'autre (un autre dernier arrivé) n'arrive, afin pouvoir avancer vers le guichet d'enregistrement !

Mon Dieu ! Le pouvoir absolu qu'aurait l'agent d'accueil dans cette situation ! Je décide d'aller sur place pour voir. Je me trouve par chance en tête de file, et en ma qualité de dernière arrivée je suis face à la dame qui m'accueille habituellement au rez-de-chaussée. Elle est connue pour son attitude froide et autoritaire et ses traits fermés qui contrastent parfaitement avec toute notion d'accueil. C'est l'occasion rêvée pour elle d'exercer son diktat avec une perverse délectation. Je la vois ! Je la vois en train d'observer la file discrètement, alors que je suis crispée d'angoisse, guettant l'entrée de la clinique et priant toutes les divinités d'ici et d'ailleurs pour que personne d'autre n'arrive. La dame se met tout bonnement à perforer les feuilles qui traînaient sur son bureau, juste à ce moment précis de mon existence. J'ai dû étouffer une forte envie de crier « C'EST MON TOUR ! » et une insulte au passage. Et comme si elle l'avait entendue malgré tout, elle me dévisage avec mépris et poursuit lentement son rangement... jusqu'au moment où un autre patient arrive et que je perde mon statut privilégié de dernière arrivée. Elle m'adresse alors un sourire narquois en haussant légèrement les épaules, feignant d'être désolée pour moi. Sale garce ! L'insulte réprimée devait sortir, même tout bas...

L'odeur des frites cramées finit par agacer mes narines et couper le fil de mon imagination et de mes monologues loufoques. Ce n'était que pure imagination, pourtant mon corps était tendu comme si je l'avais vraiment vécu. Je me rends compte que j'ai besoin d'interactions, même imaginées, et je m'amuse à construire de toutes pièces des situations dans lesquelles je détiens des rôles différents pour pallier tous les manques générés par l'enfermement.

Je me précipite pour retirer la poêle du feu. Je me passerai bien de frites aujourd'hui. De toute façon, elles ne sont jamais aussi croustillantes que celles que je m'offrais de temps en temps dans les baraques à frites qui ont, hélas, complètement disparu du paysage urbain, comme un tas d'autres choses d'ailleurs.

Je réactive le haut-parleur, laisse tourner le message d'attente en boucle et avance vers la fenêtre du salon. Le silence règne en maître et les pigeons citadins sont les derniers êtres vivants à s'aventurer dehors. Les Hommes, terrorisés, ont déserté les rues, rempli leurs placards et leurs frigos de vivres de tout genre et se sont réfugiés chez eux, enfin, ceux qui ont un chez soi ! Je les méprise, ces pigeons ! Ils ont renoncé à la liberté dans sa forme la plus pure en contrepartie de petites miettes que les humains daignent leur jeter de temps en temps. Mais finalement, est-on si différents d'eux ? Moi, si j'avais des ailes, je serais certainement partie ailleurs, je survolerais toutes les contrées, je profiterais de l'air libre et je ne poserais mes pattes sur terre que lorsque mes ailes n'en pourraient plus !

J'écoute encore le message pendant quelques minutes en continuant à imaginer le bal amusant des premiers et des derniers arrivés. Je sais au moins que je ne fais perdre de temps à personne dès lors que la file virtuelle continue à se déplacer à reculons. De toute façon, médecins et infirmiers ont à leur tour déserté les hôpitaux et il n'y a désormais personne pour planifier les rendez-vous ou soigner les « bobos ». Il ne faut surtout pas tomber malade en ce moment !

*Bonjour, vous êtes bien à la polyclinique des pavés enchantés.  
Toutes nos lignes sont occupées, merci de bien vouloir patienter.  
Vous êtes le — neuvième — dans la file d'attente.  
(Musique)*

...

« LA » neuvième, conasse !

*Toutes nos lignes sont occupées, merci de bien vouloir patienter.  
Vous êtes « LA » — dixième — dans la file d'attente.  
(Musique)*

J'éclate de rire. Mon imagination commence à me jouer des tours !

Je raccroche.

Florence Grégoire

Il me semble parfois que le monde n'a aucun sens. J'oscille. Mon trolleybus a pris un virage serré. J'aime ces trams à roues, ces bus câblés aux couleurs vives qui sillonnent la ville. A travers la vitre, à moitié obstruée par des rideaux rouges crasseux, un paysage urbain défile. Les soubresauts du véhicule m'envoient voltiger de tous côtés, car la route est pleine de nids-de-poule. Derrière moi, j'entends maugréer. Un homme mécontent s'adresse à qui voudra bien l'écouter.

— A quoi l'argent de nos impôts peut-il bien servir si rien n'est fait pour améliorer l'état de routes pareilles?

Mon regard est perdu au loin, je n'observe rien en particulier. Je suis trop lasse pour m'offusquer. Le trolleybus s'arrête dans un fracas de joints qui grincent et je ramène une certaine conscience dans mon regard pour ne pas manquer mon arrêt. Mais non, nous sommes seulement à Pont-Vermeille. A l'entrée du centre-ville, mais de l'autre côté de la rivière. Sur ses berges, des digues de béton toutes droites coupent net la progression des herbes folles. Des passants s'y promènent à l'ombre des immeubles de bureaux percés d'une myriade de fenêtres. A travers les vitres du trolleybus, je distingue des silhouettes vêtues de noir, affairées à faire fructifier les profits des banques et compagnies d'assurances qui les emploient.

Un son strident indique le départ imminent du véhicule. Je grince des dents. Mais juste avant la fermeture des portes, un mouvement brusque, une sensation de tissu sur ma joue. Quelqu'un s'est précipité à l'extérieur en me fouettant le visage de sa longue veste brune. Lorsque je m'aperçois qu'une lettre est par terre à mes pieds, il est trop tard. Déjà, le trolleybus a redémarré en émettant son sifflement caractéristique qui m'a toujours évoqué le décollage d'une soucoupe volante.



L'homme à la veste brune s'éloigne à pas pressés le long de la rivière. La lettre a dû tomber de sa poche. Je la ramasse. C'est une enveloppe d'un beau papier blanc, très doux, cachetée de cire rouge. Elle m'évoque la missive importante d'une société secrète. Je promène mon doigt sur l'estampille creusée dans la cire représentant un cercle traversé d'une barre oblique, comme le symbole de l'ensemble vide. Ce motif me plaît. En mettant l'enveloppe de biais, j'imagine la lune traversée par un nuage. Sa lueur en contraste avec l'abstraction du vide.

J'aimerais l'ouvrir, mais je n'ose pas. Cela nécessiterait de déchirer l'enveloppe... Impossible d'ouvrir proprement une enveloppe cachetée. Il me faudrait un coupe-papier. Qui possède encore un ouvre-lettres, de nos jours ? La juste chose à faire serait de chercher à la restituer à son propriétaire. Mais l'enveloppe est vierge. Aucun nom, aucune adresse. Un moment, j'envisage de la confier au chauffeur pour que l'homme puisse la récupérer aux objets trouvés. Mais quelque chose me retient. Un sentiment de propriété... Je regarde la lettre dans mes mains avec l'étrange conviction qu'elle m'était destinée. Alors je la glisse dans ma poche intérieure. Je l'ouvrirai plus tard, dans un lieu propice. Le trolleybus approche à présent de mon arrêt et j'appuie sur le bouton rouge. Je reconnais par la fenêtre les rues familières.

En me recentrant sur la raison de ma visite dans ce quartier, je sens une petite boule de peur se former dans mon ventre. J'espérais y échapper, cette fois. J'espérais qu'une habitude commence à se former. Cela prendra peut-être plus de temps, ou l'habitude ne viendra pas et la distance se fera plus solide. Je préfère ne pas penser à cette seconde possibilité.

Je viens dans ce quartier, mon ancien quartier, pour rendre visite à Lucien. C'est la troisième fois depuis que je suis partie. Qu'allons-nous pouvoir nous dire ? La semaine dernière, nous avons mangé la plus triste pizza du monde. Sur un coup de tête, nous avons décidé d'aller au restaurant. J'avais déniché un petit établissement à deux rues de chez Lucien. Il proposait des plats bon marché, mêlant spécialités libanaises, grecques et italiennes.

Dans d'autres circonstances, nous aurions pu nous amuser de ses tables en plastique et de sa décoration de fleurs en tissus colorés, mais la magie n'a pas pris. Nos conversations s'évaporaient, manquant d'ancrage, de complicité. La pièce minuscule se chargeait de silence et nous nous enfoncions chacun en nous-mêmes. Je crois que nos tentatives de reconnexion se heurtent à la difficulté de combler la distance qui nous sépare. Comme si nous nous regardions l'un l'autre depuis les sommets de montagnes voisines. A un moment dans le passé, nous avons dû nous tromper. Nous n'avons pas entamé la même ascension.

Lucien habite toujours dans notre ancien appartement, à dix minutes à pied de l'arrêt du bus. Je ne suis pas sûre d'aimer parcourir ces rues trop chargées de passé. C'est incroyable ce que les lieux peuvent absorber de vécu. Je caresse au passage le dos du banc aux arabesques où nous nous asseyions toujours pour manger les frites du petit magasin au coin de la rue. Je remarque avec une certaine tristesse ses volets clos.

Quelques pas plus loin, je m'arrête devant une fenêtre que je connais bien. C'est celle du fou aux livres, comme nous l'appelions. Pourtant, nous n'avons jamais aperçu quiconque à l'intérieur. Des piles instables de vieux livres sur l'appui de fenêtre bouchent presque entièrement la vue. Ils sont rouges, bleus, mauves... Leurs reliures paraissent antiques et aucun titre n'est visible sur les tranches. Je scrute le fond de la pièce, plongé dans le noir. Je ne peux rien distinguer au-delà de deux ou trois mètres. Soudain, quelque chose attire mon attention sur la droite. Un mouvement. Je suis aux aguets. Quelle chance ce serait d'apercevoir quelqu'un dans cette pièce, justement aujourd'hui. Si je pouvais décrire à Lucien le visage du fou aux livres ! Cela sauverait la conversation pour une heure au moins.

Sur le mur de droite, le soleil projette des ombres déformées. C'est une ombre que j'ai vu bouger. Je regarde mieux, j'attends quelques secondes. Cela se reproduit, mais l'ombre n'a rien d'humain. Ce n'est qu'un papillon, dont l'ombre agrandie et déformée m'a évoqué un visage d'homme. Je le vois maintenant, perché sur une pile de

livres. Il a des ailes bleu nuit tachetées de jaune, comme un ciel de campagne. Mon espoir se mue en déception. Que fait un papillon dans ce lieu renfermé ? Je l'observe voler de-ci de-là, du vol erratique des papillons, bifurquer sans crier gare, plonger, remonter, se poser un instant.

Pendant quelques secondes, je me sens très proche de lui. J'identifie ma vie à sa trajectoire. Comme plus tôt dans le trolleybus, il me semble que le sens des choses m'échappe. Je chavire intérieurement. J'ai l'impression que je pourrais être n'importe qui. Je ne sais plus ce qui me lie à mon sentiment de moi-même. La raison, la vérité, le bonheur – ces buts à poursuivre qui devraient éclairer de sens mon existence, comme un phare éclaire la nuit et guide les voyageurs – me paraissent être des illusions ou des constructions édifiées sur le vide. Rien ne peut nous abriter du souffle glacial qui s'élèvera, tôt ou tard.

Mais non, je ne peux pas me laisser submerger, pas ici. Je détache les yeux du papillon et de ses ailes de nuit et je continue mon chemin vers chez Lucien. Le non-sens m'emboîte le pas. Je débouche sur l'affreux boulevard qui découpe en deux parties distinctes cet ancien quartier. Anomalie bruyante. Alors que je patiente au passage pour piétons, j'ai l'impression de poser sur la ville un regard neuf, et tout m'étonne. Comment l'humanité en est-elle venue à confectionner un monde de lignes et d'angles droits, quand tout ce qui pousse par soi-même est tordu et plein de méandres ? Et ce panneau routier, pourquoi sa forme rectangulaire m'est-elle plus familière que l'allure d'un érable, dont je serais incapable de distinguer la silhouette de celle d'un chêne ?

Lucien habite un appartement au rez-de-chaussée d'une maison ocre, depuis laquelle le boulevard est invisible, mais son trafic bien audible. Je le connais par cœur, cet appartement. J'y ai, moi aussi, vécu plusieurs années. J'atteins la porte noire et sonne en me penchant, par un vieux réflexe, sur les roses rouges du rosier grimpant pour humer leur parfum. Un signal sonore m'indique que je peux entrer dans le bâtiment. La porte de l'appartement est entrebâillée, je la

pousse et pénètre dans les lieux familiers. La vie prend des ailes de chouette quand je vois Lucien debout, au centre de la pièce, qui me sourit.

— Cyrielle, tu es en avance! Donne-moi deux minutes, je me change en vitesse.

Vêtu d'une salopette de travail orange vif, il disparaît dans sa chambre. Je reste seule à observer la pièce qu'il est en train de repeindre en blanc. La première couche est déjà posée, mais il en faut une seconde, et une troisième peut-être, pour recouvrir le jaune moutarde dans lequel j'ai vécu. Maintenant que je suis là, je me sens calme. J'attends sereinement qu'il revienne.

Un vide flotte dans l'air. Un vide de dimanche, blanc et silencieux. Par la porte ouverte sur le jardin me parvient le bruit des branches agitées par un souffle de vent. Dans la cuisine, le frigo tinte. Sons familiers. Je remarque que les oiseaux sont partis. Tous ces geais, ces pigeons et ces corneilles qui venaient picorer les graines que nous mettions à leur attention. La mangeoire pend toujours au mur du jardin, mais peut-être Lucien oublie-t-il de la remplir. Les plantes poussent librement sur la pelouse et il me semble que les fleurs roses et mauves pâlisent elles aussi, comme pour refléter la blancheur qui envahit les murs du salon.

Je fais trois pas vers la fenêtre, fascinée par le rayon de soleil qui vient de se poser sur l'herbe. La voilà d'un vert scintillant, couleur gaie et insouciant qui semble vouloir me dire que tout ira bien. Que la peur de perte qui m'opresse n'est qu'une illusion et que la vraie vie est là, sur l'herbe, dans un rayon de soleil. J'ai toujours aimé ce jardin. Je voudrais rendre visite au noisetier, tout au fond. En le regardant de loin, j' imagine ses racines s'enfoncer dans le sol en miroir de ses branches. Trouve-t-il ce qu'il cherche, lui, dans cette terre obscure, asséchée par les fondations urbaines ?

Sentant une présence derrière moi, je détache les yeux de la lumière du dehors. Le salon aux murs blancs me paraît bien sombre.

Lucien est de retour, il a enfilé un fin pantalon noir et une chemise à carreaux. Je le regarde — nos vies se font face dans la pièce.

— Tu veux une tisane ?

— Oui, volontiers. Attends, j'ai quelque chose pour toi...

J'ouvre mon sac, j'en sors un chapeau melon. Lucien adore les chapeaux.

— Je l'ai trouvé dans une brocante, le week-end dernier. Il m'avait l'air d'être à ta taille...

Il le prend, caresse des doigts la surface veloutée, dépose le chapeau sur sa tête. Mais il ne croise pas mon regard. Il ressemble à un musicien de jazz tout juste sorti d'une cave enfumée.

— Merci Cyri', ce chapeau est très beau.

Il observe son reflet dans la vitre.

— Comme tu le vois, je suis en train de repeindre le salon. Désolé pour le désordre... Mais j'ai pensé que je me sentirais mieux dans des murs blancs. Ce sera plus épuré, tu vois.

Je ne réponds rien. Je ne trouve pas de mots.

— J'allais déjà oublier la tisane ! Je vais nous faire deux infusions de tilleul. J'arrive tout de suite... Tu peux t'asseoir, j'ai poussé tous les meubles au milieu de la pièce. Je n'en ai plus beaucoup, de toute façon.

Des brumes de silence nous environnent. Il disparaît dans la cuisine pour préparer les tisanes et je m'installe sur le canapé rouge aux coussins jaunes. J'éprouve une impression similaire à celle de la semaine dernière, lorsque nous mâchions en silence nos pizzas caoutchouteuses. C'est comme un voile qui se lève sur un vide. Je

repense à la lettre dans ma poche et au symbole estampillé à la cire. L'ensemble vide. Le vide sous nos pas pressés, le vide de nos souvenirs, le vide des instants que nous ne parvenons pas à saisir.

Il y a pourtant des moments, fugaces, où ma solitude s'estompe. Etincelles, fulgurances. J'entends, en provenance de la cuisine, le bruit de l'eau chauffée par la bouilloire. Son familier, rassurant. Je pourrais presque confondre cet instant avec d'autres, de vieux instants faits d'eau qui bout et de regards qui réchauffent. Mais j'en suis séparée par un gouffre infranchissable, un océan. Ils sont des îles à l'horizon, de plus en plus petites. Tout ce qu'il m'en reste, c'est un peu de sable entre les doigts.

Lucien revient, une théière en fonte et deux tasses dans les mains. Il prend place en face de moi, sur une chaise, et dépose la tisane entre nous sur la table basse. Il n'a pas retiré le chapeau melon. Je le trouve beau. Sa présence, si proche, a quelque chose d'irréel. Et pourtant, je m'étonne de trouver cela si normal d'être là. Par un même mouvement, ma perplexité chasse le naturel de l'instant, qui aurait pu être vécu sans y penser. Le regard de Lucien croise le mien : brun, profond. Je me demande comment, ou plutôt quand, libérer ces morceaux de vies de leurs attaches au passé, aux désirs, aux doutes, afin de les vivre.

— J'ai vu quelque chose bouger chez le fou aux livres, tout à l'heure.

— Tu l'as aperçu ?

Je ne suis pas déçue. Le visage de Lucien s'est illuminé d'intérêt et de curiosité – cela nous lie. Nous parlons enfin de quelque chose.

— Non, j'y ai cru mais c'était juste l'ombre d'un papillon sur le mur. Agrandie par je ne sais quel effet d'optique.

— Bizarre... J'ai du mal à imaginer ça.

— Je t'assure... Mais c'était un drôle de papillon. Il avait des ailes

bleues avec des points jaunes. Je n'avais jamais vu un papillon comme celui-là.

— Tiens, c'est drôle... Attends !

Il bondit avec un mouvement brusque que je connais bien, caractéristique de son excitation. Traversant la pièce au pas de course, il s'engouffre dans la chambre et ressort aussitôt, un livre à la main.

— Regarde, m'ordonne-t-il en brandissant le livre avec triomphe.

C'est un roman de poche dont la couverture est recouverte d'une illustration colorée, enfantine. Au centre de l'image, deux personnages se donnent la main. L'un a des oreilles blanches de lapin et un bâton à la main, l'autre de grandes ailes noires. Le dos tourné, ils avancent dans une allée d'arbres dont les branches se rencontrent au-dessus de leurs têtes. Perché sur le bâton, je distingue un papillon aux ailes bleu nuit tachetées de jaune, similaire à celui que j'ai aperçu à travers la vitre du fou — si ce n'est que celui-ci est un papillon géant, proportionnellement à la taille des personnages. Je me dis qu'il aurait la taille de l'ombre sur le mur.

— Incroyable... Le papillon que j'ai vu avait des ailes exactement comme ça.

Je suis abasourdie. Lucien rayonne, il a toujours adoré les coïncidences et lire des signes dans les événements de sa vie. Je pense que ça le rassure. Pour lui, ces liens constituent une preuve que, derrière une apparence chaotique, le monde est secrètement ordonné et les choses connectées par des principes plus mystérieux encore que les lois de la physique.

Moi, je doute de tout cela. J'ai l'impression que l'on crée des symboles là où l'on veut les voir, pour représenter ce qui nous tient à cœur. J'ai conscience que je suis en train de faire la même chose avec ce papillon aux ailes bleu nuit. Après la lettre que, il me faut bien

l'avouer, j'interprète comme un signe, ça commence à faire beaucoup pour une seule journée.

— Mais c'est quoi, ce livre, il parle de quoi ? Tu l'as eu où ?

— C'est une histoire pour enfants ; de la fantasy. Les personnages partent pour une quête dans un monde imaginaire. Ils sont tous un drôle de mélange entre humains et animaux, un peu comme des créatures mythologiques. En fait, c'est le livre préféré de ma petite cousine et elle me l'a prêté pour que je le lise. Mais je n'ai lu que quelques pages encore, je ne suis pas sûr que j'aimerai.

— C'est vraiment comique qu'il y ait ce papillon sur la couverture...

— Oui, et le plus étrange, c'est que je ne pense pas qu'il apparaisse dans l'histoire. Je crois que c'est juste pour décorer et ajouter un élément un peu magique.

Puisque nous parlons de quelque chose, je décide d'arrêter de me retenir et d'entamer une conversation plus personnelle. J'espère ne pas dépasser les limites implicites de nos rencontres courtes et blanches, de nos tâtonnements dans le noir.

— Et toi, Luc', tu dirais que c'est quoi, ta quête ? Imagine que ce monde-ci soit aussi un monde imaginaire... Qui sait, c'est peut-être le cas !

Son visage enchaîne la réflexion, une légère inquiétude et un peu d'agacement, pour finalement se fixer sur un sourire enjoué.

— Ma quête, tu dis ? Pour moi, les quêtes ça implique des chevaliers qui se battent à l'épée, éventuellement des dragons. Ou au moins un cheval, beaucoup d'errance et un peu de folie, comme dans Don Quichotte. Le fait de conquérir quelque chose. D'ailleurs, dans « conquête », il y a « quête ».

— Mais tu raisones à l'envers. Si la conquête est une quête, il peut

aussi y avoir d'autres types de quêtes. Une quête intérieure, par exemple.

— C'est vrai... Mais même intérieurement, tu peux vouloir conquérir, dominer. Conquérir tes démons, dominer la fatigue, les émotions... J'ai l'impression que voir le cheminement personnel comme une quête, c'est un peu limiter les possibles.

— Comment ça ?

— La quête, c'est une image linéaire... C'est la recherche de quelque chose. Quand on part en quête, on cherche un truc précis. Je ne vois pas vraiment ma vie comme ça...

— Tu ne penses pas que dans la vie, on cherche aussi quelque chose ? Le bonheur, la vérité, ou parfois l'argent, le pouvoir...

— Mais justement... J'ai l'impression que tu touches à quelque chose d'intéressant, ici, parce que cette recherche constante d'un but extérieur et lointain a peut-être quelque chose à voir avec ce concept de quête intérieure. Peut-être que notre imaginaire a été façonné par les idées des romans chevaleresques, des quêtes initiatiques et tout ça. Du coup, on n'arrive pas à imaginer la vie comme autre chose qu'une quête. Et on est malheureux parce qu'on se donne des quêtes impossibles, des buts inaccessibles.

— Ah ouais, vu comme ça... Donc tu veux dire qu'il ne faudrait pas voir la vie comme un voyage avec un but à atteindre, mais plutôt comme une promenade où on peut bifurquer à tout moment, ou même retourner sur ses pas ?

— Oui, c'est un peu ça. Et aussi... Un autre sens du mot « quête », c'est l'aumône, demander de l'argent. Je crois que c'est ça aussi que je n'aime pas trop. Ça donne l'impression qu'il nous manque quelque chose à l'intérieur, qu'on doit le mendier aux autres, ou au monde. Moi je pense qu'on est suffisant, tout le temps.

— Je suis plutôt d'accord avec toi, mais j'ai l'impression qu'il manque encore une dimension à notre analyse... O.K., c'est illusoire de vivre sa vie en ligne droite, à la poursuite d'un but impossible. Mais on ne vit pas non plus juste comme ça, on ne se balade pas dans le monde comme des feuilles ballottées par le vent. Peut-être qu'on devrait abandonner tous nos désirs, je ne sais pas. Mais pour la majorité des gens, c'est pas possible. On a besoin de se donner un but, de se trouver des passions... C'est ce qui donne du sens, tu ne crois pas ? Je pense que c'est ça la quête pour moi. Une sorte d'exploration pour trouver ce qui va donner du sens à ma vie.

— Oui, je vois ce que tu veux dire. Je te rejoins dans l'idée du sens, il faut pouvoir donner du sens au monde et à la vie, mais je l'exprimerais différemment. Pour en revenir à la quête, même en la voyant comme une exploration qui peut aller dans plein de directions, ça reste quelque chose de très extérieur. Tu dois agir pour te trouver un but, avoir des passions... En fait, je trouve ça angoissant. C'est comme si le monde n'avait pas de sens en lui-même, et qu'il fallait qu'on fasse de gros efforts pour lui en donner.

— Et donc, toi tu penses que le monde a déjà un sens ? Avant nous, avant notre conscience ?

— Je pense, oui. Évidemment, je ne peux pas le prouver. C'est juste une intuition. Peut-être que c'est mon angoisse qui parle... Peut-être que je ne sais juste pas envisager un monde qui n'aurait pas de sens en lui-même. Mais j'ai cette sorte de certitude intérieure...

— Mais elle vient d'où ? Comment tu peux avoir cette certitude ?

— C'est comme... C'est juste tous ces liens que je vois entre les choses, et qui me sautent aux yeux. Tu pourrais dire que c'est mon cerveau, entraîné à ça, qui les crée. Mais il faut bien qu'il y ait quelque chose à la base, une structure du monde qui me pousse à voir ces liens, non ? Mais ce qui me convainc vraiment, c'est que ça va plus loin qu'une compréhension purement rationnelle. Quand un lien apparaît, il y a quelque chose qui se passe, quelque chose

qui émerge. Je ne sais pas comment l'expliquer autrement qu'avec des images. Par exemple, pense à ce que tu ressens quand deux pièces de puzzle s'emboîtent après que tu aies passé des heures à les tourner machinalement entre tes doigts. Ou bien pense à la lune et aux nuages qui dérivent sans but, puis qui, à un moment donné, se positionnent juste bien pour laisser apparaître quelque chose. Genre un énorme oiseau céleste avec un œil super lumineux... Je ressens souvent des impressions comme ça face à des événements qui à première vue n'ont rien à voir entre eux, et c'est ce qui me donne la certitude qu'il y a des connections là-derrrière, que le monde n'est pas juste une collection de hasards. Mais tu vois, c'est pas une quête, ni une exploration. Ça me prend, ça s'impose à moi, je ne dois pas faire d'efforts pour le voir...

— C'est dingue, Lucien. Depuis huit ans qu'on se connaît, on n'avait jamais eu cette conversation de cette façon. Tu as toujours remarqué des trucs, vu des signes et des liens là où je n'en voyais aucun, mais je ne savais pas que c'était si profond, que tu avais carrément une métaphysique personnelle basée là-dessus !

— C'est venu petit à petit... C'est même assez récent. Là, je t'explique ça, c'est ce que je ressens, mais d'habitude ça reste à l'état d'impression. Peut-être que je m'emballe aussi et que si je m'écoutais parler, je ne serais pas d'accord avec moi...

Il a l'air gêné. Je m'en veux un peu d'insister, de le pousser à éclairer des recoins sombres de sa vie intérieure, qu'en plusieurs années de vie commune il ne m'avait pas dévoilés.

— Oui, c'est normal. Ce n'est pas facile de trouver les mots pour exprimer ses convictions. Mais je voudrais juste être sûre de bien comprendre. Est-ce que tu dirais que ce qui donne une certaine direction à ta vie... c'est la recherche de l'harmonie entre les choses, d'une façon particulière de les connecter, pour qu'émerge quelque chose en plus ?

— Oui, si tu veux, mais je ne dirais même pas une recherche. C'est

pas un truc vraiment actif... Dans ta formulation, tu reviens à la quête, à l'exploration pour créer du sens. Enfin si, c'est vrai qu'il y a une activité dans le fait d'être attentif, de regarder. Il faut quand même remarquer ces connections. Tu peux appeler ça une quête, j'imagine. Mais moi, j'y vois plus une forme de réceptivité. En fait, je crois que je ne cherche rien en particulier. Mais j'aime bien trouver des liens, et puis juste apprécier leur existence. Par exemple, le fait que tu aies vu le même papillon chez le fou que sur la couverture de mon livre, c'est drôle, c'est chouette, ça m'amuse ! C'est comme si l'univers disait quelque chose à travers ça, mais je ne sais pas déchiffrer ce que c'est, et ce n'est pas grave.

— Donc ces liens font tenir le monde ensemble, en quelque sorte ? Ils sont des genres de... de cordons invisibles qui nous empêchent de flotter tout seuls dans l'espace, qui nous relient aux gens et aux choses ?

— Oui et non... Je ne vois pas ces liens comme des cordons fixes ou solides. Ils sont fluctuants, fluides. Ce sont des liens qui apparaissent et changent, un réseau mouvant...

Je sens que Lucien aimerait qu'on change de sujet. Je suis émue qu'il m'ait parlé avec tant de sincérité. Il me semble qu'une barrière est tombée. Je vois son visage ouvert, expressif, aux fissures apparentes. Cela ne dure qu'un instant, puis il reprend le masque de tous les jours. Sérénité, sourire enjoué. Mais son autre visage est encore là, en filigrane, et je pressens qu'il restera gravé en moi.

Je nous sers une seconde tasse d'infusion de tilleul, vidant la lourde théière. Nous continuons à parler de choses plus légères. La vie de nos amis communs, mon nouvel appartement, les oiseaux qui ne viennent plus picorer les graines que, pourtant, Lucien continue à verser chaque semaine dans la mangeoire. Puis il est temps pour moi de partir. Lucien doit se rendre à son cours de dessin. Je n'en ai pas vraiment envie, ce moment m'a semblé trop court. Mais je suis contente d'avoir parlé de quelque chose avec lui. Nous avons réussi à traverser les brumes de silence pour arriver quelque part, et

je pressens que des morceaux de cette conversation vont prendre racine en moi.

Sur le pas de la porte, alors que nous nous faisons un câlin pour nous dire au revoir, son masque tombe à nouveau. Je ne m'y attendais pas et cela me provoque une vive émotion. Face à son visage blanc et ses yeux profonds comme des puits qui donnent envie de plonger dedans, je reste interdite quelques secondes. Je remarque surtout cette fissure qui m'apparaît distinctement chez lui pour la seconde fois de l'après-midi. Ce n'est rien de précis, une ombre dans le regard, un certain pli du visage. Mais c'est flagrant et puissant. Elle fait sans doute écho à une fissure que je n'avais pas tout à fait pris conscience d'avoir en moi.

L'instant s'étire et un flottement perdure entre nous. Une incertitude, à l'image d'une boule en équilibre sur une pyramide, qui pourrait basculer dans plusieurs directions. J'oscille, déstabilisée. Je suis à peine surprise lorsque Lucien se penche vers moi, le visage ouvert, prêt à m'embrasser. C'est un de ces instants qui transportent dans un vestibule donnant sur plusieurs couloirs, où l'on sait que l'un n'est pas meilleur que l'autre. Pourtant, il faut faire un choix. Prendre une direction. Je détourne la tête, la pose sur son épaule et le serre plus fort. Le moment passe.

Pourquoi ai-je agi de la sorte ? Je crois que notre discussion sur les liens et le sens a affûté mon attention à moi-même. Je pensais être encore dans le vestibule, mais je me rends compte que je suis déjà timidement engagée dans l'un des couloirs. Peut-être que demain, je reviendrai sur mes pas. Réseau fluctuant. Mais aujourd'hui, l'harmonie de nos liens n'est pas dans un baiser. Alors je m'empresse de passer le pas de la porte et de m'éloigner dans la rue, sous une bruine légère.

La journée est bien avancée, mais la nuit n'est pas encore tombée. Les rues sont baignées d'une lumière grise et plate. J'ai un peu de temps devant moi et je marche en pilote automatique, sans chercher à savoir où je vais. A chaque croisement je bifurque, soit à gauche,

soit à droite ; c'est un peu comme un jeu. Les paroles de Lucien me reviennent en tête. Pense à des pièces de puzzle... La lune et les nuages qui s'emboîtent... Laisser apparaître quelque chose. Ces images tournent en boucle dans ma tête et se mélangent.

Je me demande si ce que j'ai ressenti au moment où nous aurions pu nous embrasser à nouveau est du même ordre que la certitude dont parlait Lucien. Une intuition que quelque chose de neuf est apparu, que notre lien a évolué. Cette histoire de montagnes que je me racontais ne reflète pas bien la réalité. Aucune distance n'a soudainement creusé ces sommets. Nous tentions simplement de prendre des chemins qui n'existent plus. Réseau fluide, liens mouvants, comme des courants marins.

Je m'aperçois que mes pas m'ont menée jusqu'à un parc où je me promenais parfois, jadis. Je passe le portail de fer et je parcours ses allées bordées de plantes où se mêlent les bleus, les jaunes, les roses et les verts. De petites pancartes aident les promeneurs à les identifier : bugles rampantes, benoîtes, primevères... Avisant un banc entouré de grappes de petites fleurs blanches, je m'y assieds. J'aime l'idée que notre lien a évolué de l'intérieur, sans même que je m'en aperçoive.

Je me sens bien plus sereine qu'avant ma visite chez Lucien. J'espère que lui aussi a ressenti cette certitude sur le pas de la porte, ce glissement. Que pour lui, la petite boule ne penchait pas de l'autre côté. Mais je me dis qu'il a peut-être esquissé ce geste vers moi à cause des papillons. Quoi qu'il en dise, je pense qu'il est actif dans son interprétation des signes. Il a dû voir un renouvellement de notre lien passé dans ces papillons semblables que nous avons chacun rencontré par hasard. Je trouve aussi cela curieux, mais j'y vois plutôt le symbole d'un lien léger, mouvant, libre comme le vol d'un papillon.

Ces réflexions sur les signes et les coïncidences me rappellent la lettre dans ma poche intérieure. Je l'avais presque oubliée. Ce moment dans le parc désert est propice à la découverte de son contenu... Je la prends et la dépose sur mes genoux. Elle ne demande qu'à ce

qu'on l'ouvre, alors je me décide et je déchire le petit triangle à l'avant. Ce n'est ni propre ni droit, mais cela m'est égal. Je trouve même un certain charme à cette ouverture indélicate. Je sens mon excitation monter comme si l'enveloppe recelait une information qui changerait ma vie, ou qui peut-être lui donnerait sens.

L'enveloppe contient un feuillet unique, soigneusement plié en deux. Je l'ouvre et j'y découvre trois lignes écrites avec des encres et, semblerait-il, des écritures différentes:

« Un tourbillon de choses à faire — Elles m'ensevelissent.

Alors plus loin, je creuse en moi — Les mots coulent quand ils viennent de ce trou.

Des mots je suis la fontaine — Ils me passent au travers, de l'abîme à l'esquisse. »

Un poème. C'est joli... Mais je suis un peu déçue. Je m'attendais, je crois, à une lettre d'amour, une carte au trésor, un ordre mystérieux... Quelque chose de sensationnel. Mais la sensation de liberté perdue, celle que j'avais commencé à ressentir avant d'ouvrir l'enveloppe, influencée par les papillons. Je me sens si libre, comme il ne m'était plus arrivé de me sentir depuis longtemps. C'est un sentiment de tous les possibles qui m'envahit. Je ne sais où je vais ni ce que je veux. Ma quête n'est pas linéaire, et peut-être même que je ne cherche rien, comme disait Lucien. Mais je détiens le moment présent et l'ensemble des possibles, qui le restent et le resteront. Je pourrais partir, aller dans un pays dont je ne connais rien, vivre une grande aventure.

Mais cet élan s'estompe comme on expire. Cette liberté, c'est aussi un deuil. La mélancolie prend sa place, des êtres passés continuent d'habiter en moi. Je me sens déconnectée, si loin de ce monde végétal, un pur produit du hasard, sans importance. Il me semble que j'ai pour toujours perdu la certitude, un instant après avoir cru la ressentir. L'impression du pas de la porte me paraît lointaine.

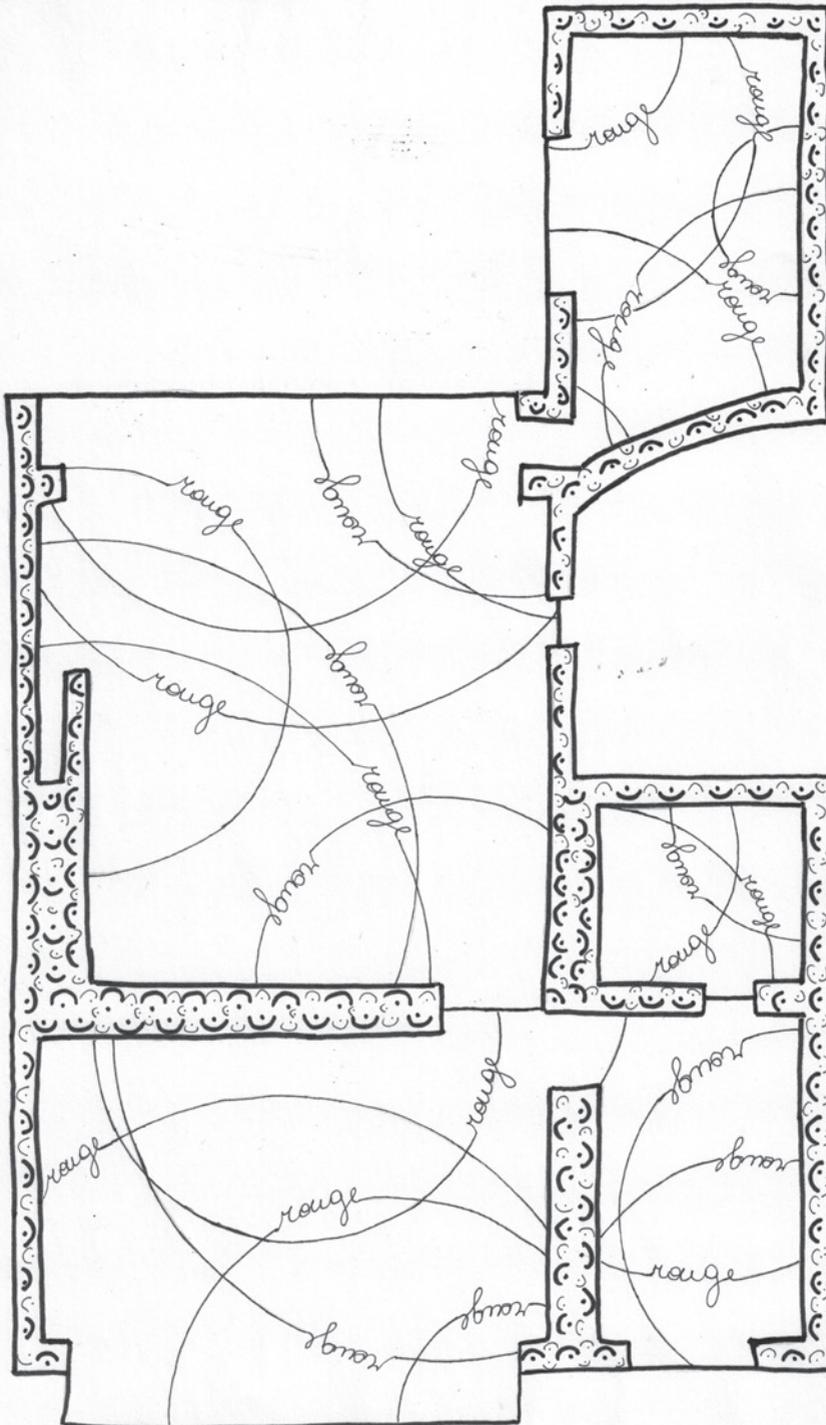
Je ne m'en souviens plus, je ne la comprends plus. Comment fixer l'oiseau céleste avec son œil super lumineux ? Comment le retenir, l'empêcher de s'envoler à nouveau ?

Autour de moi, je cherche l'oiseau céleste. Est-il dans cette branche qui pousse en forme de spirale et effleure la pointe de cette feuille à chaque souffle de vent ? Dans ces brins d'herbe penchés dans une même direction, comme pour indiquer le chemin à suivre ?

Je relis le poème et me dis que ces trois phrases ont une unité. La première moitié de chacune d'elles fait huit pieds et la seconde augmente, de trois en trois. D'abord six, puis neuf, puis douze... Et l'on s'y enfonce, de plus en plus. Ensevelir, creuser, le trou, l'abîme. Mais aussi la fontaine, l'esquisse. Un mouvement inversé, qui existe en parallèle ou qui peut-être prend sa source tout au fond. Le sens et le hasard, la liberté ou l'obéissance à quelque chose qui nous précède. Peut-être que ces dualités n'expriment pas bien le dynamisme des liens, le réseau mouvant. La lumière change autour de moi. Je lève la tête, la fine bruine a donné naissance à un arc-en-ciel.

Je fouille dans ma poche, j'en sors un bic. Il est rouge, tant pis, cela fera l'affaire. Je trouverai le moyen de cacheter une nouvelle enveloppe. Peut-être avec de la cire à bougie, tout simplement. J'y graverai le signe du cercle traversé par une barre oblique. Puis je prendrai un trolleybus au hasard. Avant de sortir précipitamment à un arrêt quelconque, je ferai tomber cette enveloppe aux pieds de quelqu'un, n'importe qui, pour façonner un autre cordon invisible.

Sur le feuillet, je rajoute une ligne: « Si tout autour est noir et froid — Je choisis la magie, comme je choisis la vie, malgré tout. »



## Géraldine Platbrood

- Rouge pan de mur.
- Rouge casier.
- Rouge basket et talons.
- Rouge sac à main.
- Rouge écharpe abandonnée.
- Rouge taie d'oreiller.
- Rouge bougie consumée.
- Rouge diffuseur de parfum.
- Rouge bordeaux collier.
- Rouge gilet cache-poussière, cache-misère, cache-froideur.
- Rouge lèvres sur les photos, je veux t'embrasser.
- Rouge stylo plume désaxé.
- Rouge papier collant, papier cadeau, Noël reporté.
- Rouge livres de biais.
- Rouge recueil " Encres d'elles ".
- Rouge nez de clown d'élastiqué.
- Rouge nœud sur trésor capillaire.
- Rouge punaise au chômage.
- Rouge boîte ou tirelire.
- Rouge cale-fenêtre.
- Rouge national rideau.
- Rouge essuie-mains.
- Rouge ramassette, brosse, reste de verre.
- Rouge Léonidas autrefois offertes.
- Rouge bol et Dafalgan.
- Rouge Brico, Delhaize, nouvelle fidélité en ligne.
- Rouge ballon de foot esseulé.
- Rouge classeur et pull, grenouille et aide-mémo.
- Rouge échelle sauce tomate.
- Rouge porte mobile immobile.
- Rouge agenda sans projet.
- Rouge quarante in.

## Cayetana Carrión

- Bzzzzzz bip, bip, bip, bip...
- Bzzzcrrrrrrrrr, crrrrr, clak..

Mon téléphone n'avait plus jamais sonné. Personne n'avait plus jamais échangé de paroles, ni le moindre souffle. Depuis l'arrivée des nuées, un silence assourdissant s'était déposé partout dans le monde comme un manteau blanc plein de traîtrise. Ce qui avait semblé être un arrêt salutaire, un répit dans le vacarme civilisationnel, s'était révélé, au fil du temps, être une douloureuse interruption sans fin. Les machines s'étaient arrêtées. Le vent s'était tu, les rivières ne parlaient plus. Les gens étaient tous rentrés chez eux. Leurs voix avaient été confisquées.

Depuis les nuées, je m'étais confinée seule, dans un petit coin de mon appartement, comme un insecte atterré, en attendant la dissipation de la silencieuse répression. Je n'avais plus parlé à personne. Je ne vivais plus qu'entre parenthèses. Et dans la solitude de mes pensées muettes, j'avais l'impression de me réduire à moins que la moitié de moi-même. Une partie du monde semblait avoir cessé d'exister : celui qui résonne, qui vibre, qui éclate, qui fanfare, chuinte, clapote, chante, gazouille, grésille, pétille, ronronne, hurle, murmure, soupire... bref, le monde qui parle, entend et se fait entendre. Nous nous étions presque tous habitués à cet état de chose et nous ne disions plus rien, nous ne parvenions plus à rompre le cercle vicieux. Nous avions perdu petit à petit tous nos sens.

- Guanakrrrr à Middlebzzzz, Guanarito à Middlebzzzz.
- Crrrr...bzzzzz... crrrrksssszécoute....

Mais en ces temps cadencés, emmurés dans ce vide sonore, aseptisés par l'absence de l'arôme exquis des rencontres et la perte du goût des choses de la vie, un léger frémissement commençait à se faire sentir au loin à l'horizon, comme une petite musique, un timide tambourinement annonciateur d'un début de subversion. Cela allait commencer par le retour du bruit.

Ce soir-là, et contre toute attente, le téléphone retentit. Je décrochai, fébrile, sans trop savoir à quoi m'attendre, pleine d'une émotion que je n'avais plus éprouvée depuis longtemps. A l'autre bout du fil, une voix subversive, celle de mon ami Xiphias, résonna comme une fête à mes oreilles. C'était comme une étreinte amie, une accolade sonore qui me prenait par surprise. Il me confia qu'une invitation passait de bouche à oreille, à l'insu de ceux qui désormais décidaient pour nous l'ordre silencieux du monde. Un ordre stérile, soumis à l'abstraction des nuées, taillé de calculs, d'algorithmes et de froideur. Il était impératif de le transgresser, de craqueler le sombre mécanisme, de corrompre sa rigueur toute militaire, en offrant en cadeau des mots espiègles, des mots tendres et veloutés, des mots qui caressent et qui pleurent, de ceux qui nous embrassent et nous réconfortent. A force d'avoir perdu la notion des autres à cause de l'isolement et de la peur, il fallait créer de nouveaux ponts, reconstruire de nouveaux liens, nous ré-appivoiser et nous organiser pour le retour des sens et du sens. Il fallait diffuser l'invitation, la faire passer de main en main, de porte à porte... et de fil en aiguille retisser la chaîne qui allait nous permettre de nous retrouver de vive voix, en chair et en os, humains, plantes et animaux.

L'appel m'avait sortie de ma léthargie. Soudain, toutes mes terminaisons avaient éclos, comme un léger frisson. Je me sentais comme une petite plante qui reprenait vie après un long abandon. J'acceptai avec enthousiasme l'invitation. Le lendemain, je me rendis chez mon ami Xiphias, un peu après l'heure du repas.

Lorsqu'il m'ouvrit la porte, je fus reçue par un vieillard qui m'accueillit en silence. D'abord surprise, je voulus crier mon bonheur de le revoir pour la première fois depuis l'arrivée des nuées, et à la fois mon

horreur de le voir si hachuré par le temps, mais je fus rapidement sommée de garder le silence. Seul le gémissement de la porte, au moment de la fermer, fit l'effet d'une bien curieuse bienvenue.

– *Guanarito à Middelburg, Guanarito à Middelburg.*

– *Ah, enfin ! Je vous entends. Á vous.*

– *J'en ai repéré.*

– *Parfait. Pouvez-vous nous indiquer les coordonnées ?*

– *47 degrés 15, 4 minutes Nord et 3 degrés 11, 1 minute Ouest. Á vous.*

– *C'est noté. Nous dépêchons une patrouille d'Icthas pour stabiliser tout ça.*

Je voulus parler, mais d'un geste il me pria de me taire. Je ne comprenais pas... que signifiait donc l'idée de ces retrouvailles, de ce banquet tant attendu ? Interrogative, je me débarrassai en silence de ma pèlerine et l'accrochai au vestiaire du vestibule, à côté d'un étrange manteau en fourrure qui me fit un drôle d'effet. Il ressemblait à une peau d'ours. J'avais envie de la toucher, mais c'était interdit. Je savais que c'était interdit.

J'étais la dernière arrivée. Ils étaient onze assis sur les fauteuils feutrés et dorés du salon. Avec moi, nous étions douze. Je ne les connaissais pas vraiment, mais je les avais déjà rencontrés il y a longtemps à un anniversaire de Xiphias. C'était dans l'ancien temps.

– *Guanarito à Middleburg, Guanarito à Middelburg.*

– *Je vous écoute Guanarito. Á vous.*

– *Stabilisé. Mais il y a des interférences. Accès impossible.*

– *Utilisez vos capteurs spike.*

Quelque chose d'indicible s'était affiché sur nos visages. Je remarquai qu'eux aussi semblaient étrangement âgés, comme si beaucoup de temps s'était écoulé en une seule fois et en un instant très petit. Et moi ? A l'expression de leurs regards, j'avais compris que moi aussi j'avais soudain beaucoup vieilli. Nos visages et nos corps avaient été métamorphosés par une temporalité modifiée par les nuées. Cette distorsion était provoquée par une perte de repères due à l'absence des sens : la solitude et le silence ne sculptaient plus l'épaisseur du temps. Ils le réduisaient à un petit point où passé et présent se

confondent. J'avais entendu dire que les nuées pouvaient provoquer un trou noir plein d'oubli.

Affectée par cette prise de conscience aussi brutale qu'inattendue, je pensais avec nostalgie à la promesse du retour du bruit, seule garantie d'un retour du sens. Et s'il ne s'agissait que de la réminiscence d'un passé dont je n'avais plus entièrement le souvenir ? Tout ce qui me restait était la conviction, forte, que nous allions pouvoir agir sur notre avenir, le libérer en faisant entrer le son pour rompre la léthargie de nos mémoires éteintes. Je rêvais de libération de la parole, de répandre des mots chaleureux, d'entendre des voix dissonantes, grinçantes, douces, troublées, mais aussi accordées. Je désirais tellement me laisser happer par l'heureux tapage promis et goûter aux délices des voix et au plaisir collectif des cris et des chants. Mais rien de tout ça ne se produisit. Au lieu de voix distinctes et claires, j'entendais un amas de sonorités difformes. Elles s'élevaient comme un mince brouillard gris, puis se dispersaient aussi rapidement que des castors affamés, articulant des mots incompréhensibles. Je faisais pourtant l'effort de capter le sens de ce qui était échangé, mais c'était impossible.

J'avais d'abord cru que j'étais probablement encore perturbée par mes voix intérieures qui réclamaient à cor et à cris d'être libérées. Et puis, je mis ma difficulté à saisir les échanges sur le compte d'une possible surdité. Après tout, cela faisait bien longtemps que je n'avais plus vraiment entendu de voix humaine. J'avais vraisemblablement vieilli bien plus que je ne le pensais moi-même, d'un coup, et mes capacités auditives étaient désormais amoindries. Pourtant, j'avais bien capté la voix au téléphone, le grincement de la porte et je percevais très distinctement le tic-tac de l'horloge suspendue au mur du salon. Non, ce n'était donc pas la surdité.

- *Guanarito, vous m'entendez ?*
- *Je vous reçois 5/5, Colonel Middleburg. Á vous.*
- *Où en êtes-vous ?*
- *Je viens finalement de les intercepter. Les capteurs spike sont fixés.*
- *Parfait. Nous vous envoyons un groupe de capsomères. Il faut impérativement que la capsidée formée désactive la voix passante.*

Je me rendis compte que chacun des invités articulait des mots et des phrases qui sortaient tronqués de leurs bouches. Ils étaient comme mutilés par une forme d'aphasie généralisée. Étais-je la seule à les percevoir ainsi ?

- *Guanarito à Middleburg, Guanarito à Middleburg.*
- *Je vous reçois, Guanarito. Etes-vous en contrôle ?*
- *Parfaitement. Le système d'absorption capsidée s'est formé. Il est désormais activé.*
- *Bien, tenez-moi au courant.*

Au fur et à mesure que les voix disparaissaient, j'observais mon ami Xiphias et tous les autres se perdre dans d'immenses gesticulations dont le mouvement, curieusement, semblait reculer, comme dans un film que l'on rembobine. Je m'aperçus qu'au fur et à mesure de l'impossible conversation, les convives parlaient à l'envers, comme si chacun des rares mots prononcés revenaient sur leurs propres pas et retournaient à la bouche de ceux qui les avaient prononcés.

De plus en plus déconcertée par cette inquiétante situation, je jetai un coup d'œil à l'horloge suspendue du salon. Elle seule pouvait m'indiquer l'état du temps. La pendule oscillait, imperturbable, au rythme du tic-tac du mystérieux moteur de l'horloge. Mais lorsque mes yeux se fixèrent sur le cadran, je fus troublée par ce que je vis : les aiguilles de la montre ne tournaient pas de gauche à droite mais reculaient de droite à gauche. Le temps passait à l'envers.

- *Guanarito à Middleburg, Guanarito à Middleburg.*
- *Je vous écoute. Á vous.*
- *Le système capsidée a altéré la temporalité. Les aiguilles des capteurs spike s'affolent...*
- *C'est normal. La capsidée œuvre en maître du temps.*

A mesure que la soirée avançait, les convives retournaient aux bruits des couverts sur leurs assiettes, au délicat tintement des verres au moment de trinquer, au froufrou des vêtements que l'on frôle, au léger grincement des chaises que l'on déplace. Plus un son ne sortait de leurs bouches rouillées. Les gestes ralentissaient. Les corps se

figeaient dans des postures d'avant le repas, puis se pétrifiaient. Le silence les avait enveloppés dans son long manteau minéral.

- *Middleburg à Guanarito, Middleburg à Guanarito.*
- *Je vous écoute, Colonel Middleburg. A vous.*
- *Pensez à débrancher les capteurs spike au douzième signal. C'est impératif.*
- *Bien, mon Colonel.*

Soudain, on frappa douze coups. Je sursautai. Mais qui pouvait frapper à la porte avec autant d'insistance si tard le soir ? Je me rendis compte que ce n'était pas la porte, mais l'horloge qui sonnait les douze coups, mais impossible de dire si c'était pour indiquer minuit, midi ou autre chose. Étais-je la seule à l'avoir entendue ? J'étais en tous cas la seule à me lever de table. Hallucinée, les yeux aussi grands que l'abîme, je me dirigeai vers la pendule suspendue au mur. J'ouvris la petite fenêtre en verre biseauté. A ma grande surprise, de la musique s'en échappa. Perturbée par ce brin de folie inespéré, je la refermai. Le silence revint. Tout le monde était figé dans une moue bizarre.

Lorsque j'ouvris à nouveau la petite fenêtre biseautée de l'horloge, je découvris avec stupéfaction un tout petit orchestre de jazz où les musiciens, complètement absorbés par leur délire musical, jouaient comme des fous. Leurs minuscules instruments s'accordaient, se correspondaient et s'organisaient dans une sorte de fanfare débridée, gigantesque, comme un New Orléans délirant et irrésistible.

- *Guanarito à Middleburg, Guanarito à Middleburg !*
- ...
- *Guanarito à Middleburg, répondez ! Je ne parviens pas à débrancher les capteurs spike !*
- ...
- *Répondez, Middleburg, c'est urgent ! Je vais m'écraser contre le mur du t...*

**EXPLOSION ! EXPLOSION ! EXPLOSION ! EXPLOSION ! EXPLOSION !  
EXPLOSION...**

... de notes et de rythmes colorés, affolés, liés, partagés, pleins d'un réjouissant retour à la vie. Était-ce cela finalement la promesse tant attendue ? La rupture fracassante avec le monde altéré et dévié des nuées ? Pourtant, plus qu'une rupture, je voyais émerger quelque chose de nouveau. Comme si des nœuds nouaient de nouveaux nœuds, que de nouvelles histoires se racontaient lorsque d'autres histoires étaient racontées. Comme si le temps renouvelait un nouveau présent. J'étais absorbée par mes pensées qui pensaient de nouvelles pensées, lorsqu'une petite voix, parmi les minuscules musiciens, se fit entendre : « combien de temps pensez-vous rester ? »

Je me dirigeai à reculons vers la porte de sortie, sans trop savoir si j'étais dans les temps ou si j'étais aspirée, moi aussi par le contrefil temporel. Une main se posa alors sur mon épaule et m'arrêta. Je me retournai. Je fus éblouie par les yeux bleu azur de l'homme au manteau en peau d'ours. Il me tenait par le bras et s'appropriait à ouvrir la porte. Il était temps de rentrer. Mais je ne savais plus si je rentrais au point de départ ou si je sortais simplement de la maison de mon ami Xiphias, parce qu'il était simplement l'heure ou parce que minuit avait déjà sonné comme un début d'insurrection.

## Geraldine Catino

19 h.

Journal télévisé.

La journaliste, bien coiffée, le brushing maîtrisé,  
le sourire légèrement figé, nous informe des dernières statistiques  
du Covid, évidemment.

Son monologue, vous le connaissez.

De sa voix bien posée, elle articule. «... *Bla...bla...bla* »,  
enfin quelque chose comme ça !

sans oublier de nous rappeler Trump.

C'est agaçant.

Dernier scoop à la mode.

Les masques, un coup on doit les porter,  
un coup ce n'est pas obligatoire.

Moi je fais quoi ? Je le porte ou pas ?

Je coupe le son.

La voilà dans son bocal,  
poisson non comestible pour le moral.

Je remets le son.

La journaliste, toujours un peu coincée, lit son prompteur.

- « *...la liberté individuelle est partie prenante de la liberté collective* »

Oups....

Je zappe. Je change de chaîne.

20 h.

Le journaliste, la coiffure décoiffée bien maîtrisé,  
le sourire ravageur,  
fait les comptes des derniers morts de la journée.

En Europe, les contraintes ne sont pas partout pareilles.  
C'est quoi encore l'Europe ?

En fait le Covid est un espion  
avec plusieurs passeports en fonction.  
Mais ils tous sont d'accord sur un point  
ils disent que la lecture ne sert à rien.  
Si je suis d'accord de porter le masque lorsque je sors,  
je refuse de m'enlever la liberté de lire,  
de m'évader de cette étrange société  
qui déconstruit tous nos acquis.

Arrêtez-moi si je dis des bêtises,  
a-t-on encore le droit de respirer ?  
C'est pas très sérieux ce que j'écris,  
mais à y réfléchir de quoi avons-nous encore le droit ?

Je veux continuer à lire, voir un film, m'amuser,  
me promener dans un musée,  
m'asseoir dans un strapontin,  
entendre les 3 coups,  
puis voir le rideau se lever.  
Manger une glace à une terrasse.  
Rire à gorge déployée.  
Vivre encore plein d'aventures  
et vibrer  
avant de tirer ma révérence.

Qui peut m'expliquer comment cette chose,  
pour ne pas la nommer, ne peut se propager  
si quelqu'un est contaminé  
lorsqu'on vit à 8 (personnes) dans 40 mètres carrés  
Ah oui, il doit s'isoler...  
Mais où ?

Je remets le son.

Le sourire ravageur nous informe  
qu'il est souhaitable de porter le masque à la maison.  
Dernier message avant que je n'éteins la télévision.  
*« A partir de lundi les enfants dès l'âge de 6 ans  
doivent aussi sortir masqués. »*

Cerise sur le gâteau, les vaccins viennent d'arriver,  
bientôt on pourra tous se faire vacciner.  
Ou pas....  
Encore un nouveau débat !

Enfin un peu de silence.

Des dissidents m'apporteront des livres en contrebande.  
Juste avant le couvre-feu pour ne pas se faire prendre.  
Ce soir j'aurai ma dose de rêve et d'évasion.  
Demain peut attendre.

## Cayetana Carrión

Mes parents n'étaient pas comme le lichen. Loin d'être symbiotiques, ils menaient une vie de séparations et de désunions, de ruptures et de dislocations.

A la maison — qui n'avait jamais été ma maison — j'avais toujours la sensation d'être mille morceaux épars, sans liens pour tenir le tout ensemble. Chaque jour était pour moi un délitement, une dissolution dans les incertitudes et la solitude de l'enfance.

Rien ne pouvait me consoler ni me consolider. Sauf la sortie du soir avec mon père, à la librairie du coin.

En ces temps-là, la librairie était un des rares endroits qui restaient encore ouverts jusque tard le soir, pour le plaisir des passants, des curieux et des amoureux des livres. Pour ceux qui souhaitent juste parler, échanger ou trouver un peu de chaleur. C'était aussi une porte ouverte, aimablement ouverte, à l'heure où le monde basculait dans une forme de claustration nocturne et dans un repli social qui m'avaient toujours effrayée. J'avais peur de rester seule, de me scléroser, de me fondre morceau par morceau dans le vide, le rien, sans jamais avoir eu la moindre chance de m'implanter et de m'enraciner. De rencontrer. De devenir. La librairie du coin était mon abri, ma maison. Je m'y sentais bien.

Ce soir-là, mon père et ma mère s'étaient beaucoup disputés. Comme toujours, mon père sortit de la maison pour échapper aux tensions et à la sensation d'enfermement. Je l'accompagnais, je ne sais si triste ou inquiète. Sûrement un peu des deux. Je savais qu'il m'emmenait à l'endroit secret, par des petits chemins secrets, là où je savais que j'allais trouver refuge et soulagement.

Nous poussâmes la porte de la librairie. D'un coup, ce soir-là, l'univers tout entier s'ouvrit à moi, éblouissant, contenu dans une seule petite pièce, à ma portée. La libraire, une vieille dame véritable allumeuse d'étoiles, nous accueillit avec son étrange mélange d'hospitalité et de discrète sagesse. J'avais l'impression qu'elle lisait dans le cœur des gens, et qu'elle savait tout, et qu'elle avait tout lu. Elle était à elle toute seule l'infinie bibliothèque de Babel.

Ses mains passaient sur les ouvrages rangés sur les étagères, comme des yeux qui connaissent bien le chemin à prendre. Elle m'indiquait des pistes dont j'ignorais l'existence. Je me hasardai alors, seule, parmi des titres qui annonçaient déjà des mondes possibles enfermés comme des bijoux dans leurs écrins de papier de soie, de velours, bouffants, précieux, parfois très rares, car ils étaient faits d'ailes d'insectes, d'écaillés de poissons ou de feuilles d'arbres remarquables.

Je les feuilletais avidement, impatiente, dans l'espoir de trouver le bout d'un chemin, d'une vie, ou un morceau d'autrui auxquels je pourrais m'unir pour rassembler mes morceaux épars, comprendre. Devenir un jour...

Finalement, je m'attardai sur un curieux ouvrage à la couverture faite d'un mélange d'écorces et de mousse. Je défis le ruban rouge qui le maintenait fermé. Chaque page était aussi délicate qu'un présage.

*Pourtant, la panique était évidente. Les alarmes retentissaient dans toute la ville tandis que les haut-parleurs annonçaient l'arrivée des grands vents ravageurs. La peur s'accrochait aux visages des gens. Tout le monde cherchait à fuir les nuées. Les météorologues étaient tous formels et il ne se passait un seul jour sans qu'on nous somme de quitter le territoire le plus rapidement possible. Les risques de nous retrouver happés par les nuées étaient réels et nul ne savait à quels dangers exactement cela pouvait nous exposer.*

*Au loin, derrière les montagnes jaunes de Sriw, nous pouvions déjà les apercevoir. Si nous n'avions pas su de quoi il s'agissait, elles auraient pu simplement passer pour un ensemble de gros nuages violacés/dorés annonçant une incertitude météorologique.*

*L'incertitude. Voilà ce qui me troublait le plus. L'incertitude de ce qui adviendrait après le passage des nuées, bien sûr. Mais surtout, la non-certitude que ce qui était en train de se dérouler sous nos yeux, à l'instant présent, était bel et bien en train d'arriver pour la première fois. J'avais l'étrange intuition que tout avait déjà eu lieu. Les choses et les événements que je n'avais jamais vus me semblaient familiers, comme un curieux déjà-vu que, naturellement, j'avais du mal à situer. Il m'échappait tel un rêve qui existe et qui a toujours existé, mais que la mémoire ne peut comprendre ni se rappeler. Je savais que tout cela, je l'avais déjà vécu auparavant. Et pourtant, c'était la première fois qu'on nous annonçait l'arrivée imminente des nuées.*

*Les pointes presque mystérieuses du passé revenaient sans cesse et se faufilaient entre les nappes de mon présent. Le temps s'accumulait sédiment par sédiment. Il devenait épais, et chaque strate verticale était un morceau de vie. Ainsi se bâtissait mon univers à propos duquel, parfois, il m'arrivait de penser qu'il était une proposition parmi tant d'autres dans un éternel recommencement.*

*La consigne était claire. Nous devons partir en n'emportant que le strict nécessaire : les vêtements que nous portons, des documents d'identité et c'était tout. On nous avait prévenus qu'il n'y aurait aucune place pour accueillir les valises et sacs de tout le monde, ni dans les trains ni dans les bus que l'on avait dépêchés pour nous emmener vers des lieux plus sûrs. Tout était réglé et décidé de sorte que le moindre écart ne pouvait échapper au regard attentif des autorités. En dépit de l'injonction, pourtant, je pris le risque, et surtout la liberté, d'emporter avec moi mon petit carnet à rubans verts qui contenait toute ma petite maison.*

Je feuillette les pages de cet étrange recueil de nouvelles. Je n'ai jamais entendu parler de son auteur. C'est sans doute sa couverture, verte comme le lichen, qui m'a attirée. Ce soir-là, comme tous les soirs, j'ai poussé la porte de ma librairie préférée (j'avais gardé cette habitude de mon enfance), sans me douter que ça allait être la dernière fois.

J'hésite encore à prendre l'ouvrage. Le murmure de plus en plus fort des gens qui se trouvent dans la librairie me sort de mon incertitude. J'entends ici et là qu'on va fermer tous les magasins, les librairies, tous les lieux de rassemblement et de convivialité. Le livre vert contre moi, je demande « Pourquoi ? Pourquoi ? » La panique entre les gens est palpable. Personne ne répond clairement. Personne ne sait exactement. Je décide de prendre l'ouvrage à la couverture verte. A la caisse, la libraire, un vieux monsieur plein de sagesse, me regarde du coin de l'œil. Il prend le livre, s'apprête à le scanner... Soudain, il arrête net son geste. Il regarde le recueil avec attention, pendant de longues secondes, puis me le tend. « Je vous le donne, me dit-il. Ce sera ma transmission et votre devenir... avant l'arrivée imminente des nuées. »

Cela fait des mois que nous ne pouvons plus sortir librement. La librairie comme tout le reste est restée fermée. J'ai lu tous les livres de ma bibliothèque. Bien qu'il soit interdit de sortir dans la rue, je me risque à le faire. Je me suis décidée à devenir une librairie vivante, une libre prairie. Mi-personne, mi-livre, un peu lichen.

## Fatiha Idrissi

Un, deux, trois, quatre, cinq...C'est supportable !

J'ouvre les yeux, ma table est encore plus belle vue d'en dessous. J'aurais aimé saisir mon appareil photos et en faire différentes prises.

Fascinée par la structure de la matière et par ses caractéristiques physiques et dynamiques, j'ai développé une passion insatiable pour la macrophotographie. J'ai ainsi fait une série de captures en très gros plan de presque tout, des pores et poils de mon avant-bras, des bulles ascendantes dans un verre de coca, des pulpes d'un pamplemousse, des cavités nasales de ma copine, des pattes d'une araignée égarée de son milieu naturel, etc.

Onze, douze, treize, quatorze, quinze... La pression augmente légèrement...

Elles auraient été belles, les photos de ma table, toutes prises en contre-plongée !

D'un jaune fauve parcouru de veines brunes très serrées, elle est fabriquée en bois de noyer dont l'essence est originaire de Syrie, terre de mes ancêtres. Je l'ai achetée à Rome lors de notre premier voyage en Italie, mon mari et moi. À cette époque, nos meubles provenaient essentiellement d'une grande surface d'ameublement en kit à Bruxelles. Ils étaient certes pratiques et adaptés à l'espace, mais je ne les ai jamais aimés. Ils manquaient de caractère et n'avaient pas d'âme.

Vingt, vingt et un, vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq... La pression augmente encore, je m'y attendais de toute façon...

J'aime plutôt les meubles authentiques qui ont une histoire et ceux qui sont fabriqués à partir de matériaux nobles ou qui portent une empreinte artistique distinctive. J'en trouve toujours chez les antiquaires à Rue Haute ou au Grand Sablon quand je flâne dans les rues de Bruxelles. Certains propriétaires de ces magasins se

sont habitués à me voir plantée devant leurs vitrines, et quand je m'arrête longuement, enchantée par l'élégance d'un meuble exposé, ils m'invitent chaleureusement à entrer pour m'en conter l'histoire. Ils savent pourtant bien que je ne suis pas toujours acheteuse ! C'est ainsi que monsieur Mezrahi et moi nous sommes liés d'une belle amitié autour de ses passionnantes anecdotes qui ne cessaient de m'émerveiller. Monsieur Mezrahi était un septuagénaire issu d'une famille d'antiquaires et fabricants de meubles. « Ça ne s'enseigne pas à l'école, disait-il à propos de son métier, ça se tète dès le plus jeune âge. » Il avait vécu toute son enfance dans l'ancienne médina de Rabat, au quartier juif El Mellah. Ô Rabat ! Tes remparts et tes murailles racontent tes épopées lointaines. Tes odeurs et tes couleurs ont marqué nos mémoires et font flotter une brise de nostalgie sur nos récits et nos chroniques. Rabat fut un heureux passage pour moi, quand mon mari était directeur de la filiale nord-africaine de son entreprise.

Trente, trente et un, trente-deux, trente-trois, trente-quatre, trente-cinq... La pression est de plus en plus forte, je respire difficilement...

Monsieur Mezrahi était le seul antiquaire qui me permettait de toucher ses meubles. « Vous êtes mordue, ma petite dame et je vous comprends ! » En fait, j'avais besoin de toucher le bois, de caresser la matière et de sentir l'effet de ce contact sur ma peau et dans ma chair, certaines surfaces étaient poreuses, d'autres grasses et douces. Et quand je captais une sensation ou un frisson, je me retournais vers lui « monsieur Mezrahi, racontez-moi cette histoire ! »

Ce commerçant chevronné en avait pour tous les goûts : des meubles bruts et d'autres festonnés, dont certains étaient conservés dans leur état initial, parfois assez vieillots, et d'autres rajeunis à l'aide d'une couche de patine délicatement posée. Les bois étaient ronçoux, mouchetés, flammés ou moirés... Pour m'en imprégner, je n'hésitais pas à rapprocher mon nez pour humer les senteurs. Je savais que le bois était une matière vivante, je le sentais et le percevais à travers les veinures qui le traversent et qui incarnent le souffle de la vie et

le sceau de la nature. Chaque aspérité, chaque ornement et chaque odeur pouvaient me raconter une histoire, l'histoire de l'arbre, du meuble, des gens qui l'ont accueilli chez eux, de leur époque et de leur vécu. J'imaginai tantôt des expériences heureuses et tantôt des épilogues sordides.

« Oh, ma petite brune d'ébène — c'est ainsi que Monsieur Mezrahi aimait m'appeler — vous êtes née du mauvais côté et à la mauvaise époque ! », soupirait-il des fois, sans que je cherche à comprendre ce qu'il tentait d'insinuer... ou peut-être que je comprenais, mais je préférais ne pas y prêter attention.

Quarante, quarante et un, quarante-deux, quarante-trois, quarante-quatre, quarante-cinq... Maintenant, j'ai du mal à respirer...

Je rêvais d'acquérir une commode en essence d'acajou et j'avais demandé à monsieur Mezrahi de m'en trouver une, mais une de très grande valeur. Pour la payer, je savais que je devrais puiser dans mes propres économies. Mon mari, lui, ne permettrait jamais de telles dépenses. « T'es folle ! m'avait-il d'ailleurs lancé à Rome en présence du jeune italien qui m'expliquait en balbutiant dans un français lacunaire les caractéristiques de ma future table. Je ne jetterai jamais mon argent par les fenêtres, moi, l'argent gagné durement ne se dépense pas en un claquement de doigts ! » C'était sa devise, mais elle servait surtout à justifier la vie austère qu'il nous « offrait », à Julie et à moi, et pourtant il était riche ! Notre fille, qui a déjà quinze ans aujourd'hui, s'en plaignait souvent, mais rien n'a jamais changé. Mais ce jour-là à Rome, j'avais décidé de m'offrir cette belle table. C'était certes un meuble authentique, beau et robuste, mais au fond il était question d'autre chose... J'avais brisé ma tirelire. Coût total de l'acquisition et la livraison à Bruxelles : 6.500 euros.

Cinquante, cinquante et un, cinquante-deux, cinquante-trois, cinquante-quatre, cinquante-cinq... je n'arrive plus à respirer, mais cela va cesser bientôt...

Je regarde encore le dessous de ma table, qu'elle est belle cette table! Il y a juste un détail qui en gâche la splendeur, une boule de chewing-gum rose y était collée. Ce devrait être Julie. Elle adorait les chewing-gums quand elle était petite surtout ceux à la saveur cerise, mais après en avoir épuisé le goût sucré, elle pouvait les coller n'importe où, même sur ses cheveux.

Je n'arrive plus à garder les yeux ouverts, normalement cela aurait dû cesser depuis quelques secondes.

Soixante, soixante et un, soixante-deux... je ne parviens plus à compter et je n'ai jamais compté aussi loin. La pression est tellement forte...

Je n'arrive plus à respirer, aucun filet d'air ne passe à travers ma gorge qu'il continue à presser de toutes ses forces. Je suis allongée par terre, ma table est juste là, un peu plus loin, derrière ma tête légèrement penchée en arrière pour lui donner une meilleure prise sur mon cou. J'admire le dessous de ma table pour éviter de croiser son regard ou voir son visage penché juste au-dessus du mien. Lui, c'est mon mari, et ce n'est pas la première fois que cela nous arrive.

Il est presque minuit et Julie est en haut. Elle ne doit se rendre compte de rien, c'était notre accord — tacite — lui et moi. Mais cette fois-ci ça a duré plus que d'habitude. J'entends de loin la voix de monsieur Mezrahi m'appeler « ma petite brune d'ébène ». Je sens l'odeur du bois, je vois les veines qui le traversent et je sens mes veines qui éclatent. Alors que tout s'assombrit en moi et autour de moi, le visage de Julie surgit dans un halo de lumière blanche. Tout est lumineux en elle, sauf son regard, terni d'un mélange de tristesse et de reproche. Elle savait !

Je rouvre les yeux, je revois le chewing-gum de Julie, j'étire mes bras pour le toucher. Mon mari s'énerve : « Mais tu fais quoi, là ? » J'ai transgressé la règle ! Normalement, c'est lui qui a le contrôle et c'est lui qui décide quand je dois bouger. Mais je dois absolument atteindre cette boule de chewing-gum ! J'étire encore les bras, je m'accroche aux pieds de la table pour faire glisser mon corps en dessous. Il s'énerve et crie. J'entends le bruit d'un vase qui tombe violemment à l'étage, suivi des pas stressés de Julie qui se précipitent vers l'escalier. Il finit par libérer mon cou.

Je fais glisser mon corps dos au sol sous ma table pour sortir de l'autre côté. Je prends un verre d'eau et ouvre la fenêtre pour retrouver l'air libre. Je décide ensuite de monter voir Julie. Je la trouve figée en haut de l'escalier. Elle essuie mon front, caresse mes cheveux en les dégageant délicatement pour voir les traces sur mon cou. D'un air tendre et perplexe, elle compose le 101, me tend son smartphone d'une main, tandis que l'autre main presse fermement son abdomen pour atténuer la violence de ses spasmes...

## Geraldine Catino

Elle a mis pause à sa vie, elle ne veut pas redémarrer tout de suite. Elle s'offre une seconde chance, une nouvelle vie, un nouveau départ, une nouvelle histoire. La solitude ne lui fait pas peur, ni de marcher seule, c'est les autres qu'elle craint, leur indifférence, elle se demande parfois comment on en est arrivé là.

Elle ferme les yeux pour mieux revenir en arrière, pour mieux se souvenir d'avant. La mémoire remonte le temps. Ce temps où elle ne se posait pas de questions, où elle n'entendait pas cette fureur sournoise, qui monte, qui gronde.

Elle en a traversé, des années, et pourtant ce n'est pas le temps qui lui fait peur, c'est ce qu'on fait au temps, c'est cette trahison qui nous affaiblit qu'elle craint, l'homme n'est plus que son ombre. Il croit encore que le monde lui appartient. Il ne voit pas qu'il marche sur un fil, équilibriste dans le vide d'un néant qu'il a créé de ses propres mains.

Elle a mis pause jusqu'à demain, elle se donne le temps d'une nuit pour verrouiller sa mémoire, pour effacer ce présent qu'elle n'a pas désiré. Pour inventer ce mirage, ce nouveau monde rêvé. Pour y vivre une autre histoire, un après-demain.

Elle veut espérer ce soir que les gens se réveilleront avant qu'il ne soit trop tard.

Avant que le monde bascule à jamais. Les nouvelles à la télévision ne sont pas bonnes, bien sûr il y a toujours des morts absurdes, des statistiques, des politiciens qui brassent du vent, qui balaient nos vies.

Elle ne veut pas dormir et gaspiller ces quelques heures qui vont décider de sa vie. Elle sait qu'il va falloir se battre, elle est prête à prendre les armes, à rejoindre cette marée humaine qui grandit et qui



gronde, à ne faire plus qu'une seule voix qui s'élève partout, à crier derrière le désespoir de promesses avortées. Cela fait si longtemps que la terre est dévastée. Ce soir, elle a le choix, accepter ou se rebeller. Mais elle est si fatiguée, alors elle s'endort, demain peut attendre.

Pourtant, il faudra que demain elle décide de quel côté de la barrière sera son combat... Combien de batailles, de défaites, de victoires ont fait d'elle la femme d'aujourd'hui ? Elle n'est pas d'ici et n'est plus d'ailleurs. Elle sait que l'avenir est dans ces ventres de femmes, qu'elles ont encore le choix, mais jusqu'à quand ? La partie est serrée avec les puissants. Dans son sommeil, des guerrières d'autrefois viennent la réconforter, la rassurer que son choix sera le bon. Elle sourit, apaisée, et parmi ces femmes dans son rêve elle reconnaît un visage, celui de la guerrière des guerrières, sa mère. Alors, elle sait que demain elle donnera l'ordre aux femmes de faire de leurs ventres une arme de paix.

Mais là, maintenant, elle revient sur sa vie là où elle l'a laissée il y a des années. Lorsqu'elle est partie sans se retourner sur ce qui l'a construite. Elle ne rejette rien. Le bien, le mal ont fait d'elle celle qui a eu la force de quitter la tranquillité pour la solitude des femmes de l'ombre, ces invisibles, ces insoumises, ces guerrières du quotidien nourries au sein des femmes fortes d'hier. Cette flamme, elle la lit dans tous ces regards, elle sait que si on les oblige à baisser les yeux, sans inquiéter leurs tortionnaires, ces abrutis, elles se nourrissent de ce feu qu'est la vie. Plus personne ne leur donnera l'ordre de faire de leurs ventres des soldats.

Elle s'endort apaisée, le poing fermé.

Elle rêve. Dans son rêve, un souvenir d'hier.

Été 1961. C'est l'heure de la sieste, le soleil caresse la campagne. Les persiennes entrouvertes laissent passer un rayon de lumière où dansent mille particules de poussières. Pas un bruit, même les cigales se taisent à l'ombre des orangers. La « masseria » à flanc de colline, vieille et robuste, construite avec des pierres taillées dans la roche, est silencieuse. Presque. Rien que des chuchotements, des rires étouffés d'enfants. Il fait trop chaud pour jouer dehors et trop d'impatience pour rester assis sur une chaise. Trop d'enfants, surtout. Ce sont les vacances. Comme chaque année, ils sont tous réunis dans cette maison du fin fond du sud de l'Italie pour la remplir d'éclats de rire, mais pas aujourd'hui. Il y a des lits, des matelas par terre dans toute la maison, des valises ouvertes remplies de cadeaux. On a poussé les meubles, tout est sens dessus dessous, sauf dans la chambre où la grand-mère se repose.

Elle va partir.

Il y a comme un parfum d'une chanson d'Aznavor, mais ici il n'y a ni fils maudit ni guitare pour accompagner son départ. Les hommes pleurent. En silence. A son chevet, sa mère tient la main de sa grand-mère. Elle seule a pu entrer. La douceur du soir emporte son dernier sourire. Lorsque la porte s'ouvre, tout est dit, dans la main sa mère serre un objet qu'elle met dans sa poche sous le regard du grand-père. Il est d'accord.

Hivers 1968, c'est elle qui tient la main de sa mère. Elle va partir. Les pleureuses sont là. Il fait froid. Elle ne racontera jamais à personne ces derniers moments. Elle les a gravés dans sa mémoire et c'est depuis ce jour-là sa bataille. Elle ouvre la porte, le poing serré, puis met dans sa poche un objet.

Une pleureuse sort de l'armoire l'habit noir, la mantille, les chaussures, les bas. Le médecin arrive, signe l'autorisation pour le dernier voyage de sa mère, le plus beau, car la voilà enfin libre, parée de ses habits

de deuil pour enfin entreprendre ce voyage qu'elle attendait depuis longtemps, depuis ce mars 1943.

On ouvre la porte aux pleureuses afin qu'elles puissent jouer leur rôle, pleurer pour que tout le village entende le glas. Comme des cafards, de partout, femmes en deuil et hommes aux brassards noirs au bras viennent la saluer, par amitié, mais surtout par curiosité. L'étrangère est morte.

Elle aurait voulu fermer la porte, museler les pleureuses, crier sa rage, sa colère, mais pas respect pour cette guerrière qui lui a insufflé le vent de la liberté, elle a mis son cri sur papier, dans un cahier noir à l'encre mauve ; cette nuit-là, elle a écrit :

*« Ne me libérez pas la parole, ne me donnez pas la voix,  
retirez de mes yeux, ce papier, cette plume,  
avant que ma voix et mes mots n'assemblent  
ce puzzle que fut sa vie.*

*Étouffez ma voix, comme on a étouffé la sienne,  
enfermez-moi derrière ces murs de silence,  
cette prison d'indifférence.*

*Ce n'est pas la peine d'ouvrir béante la porte du passé,  
de lire sur ses lèvres l'amour déchiré d'une adolescente  
perdue dans une guerre trop grande qui l'a broyée.*

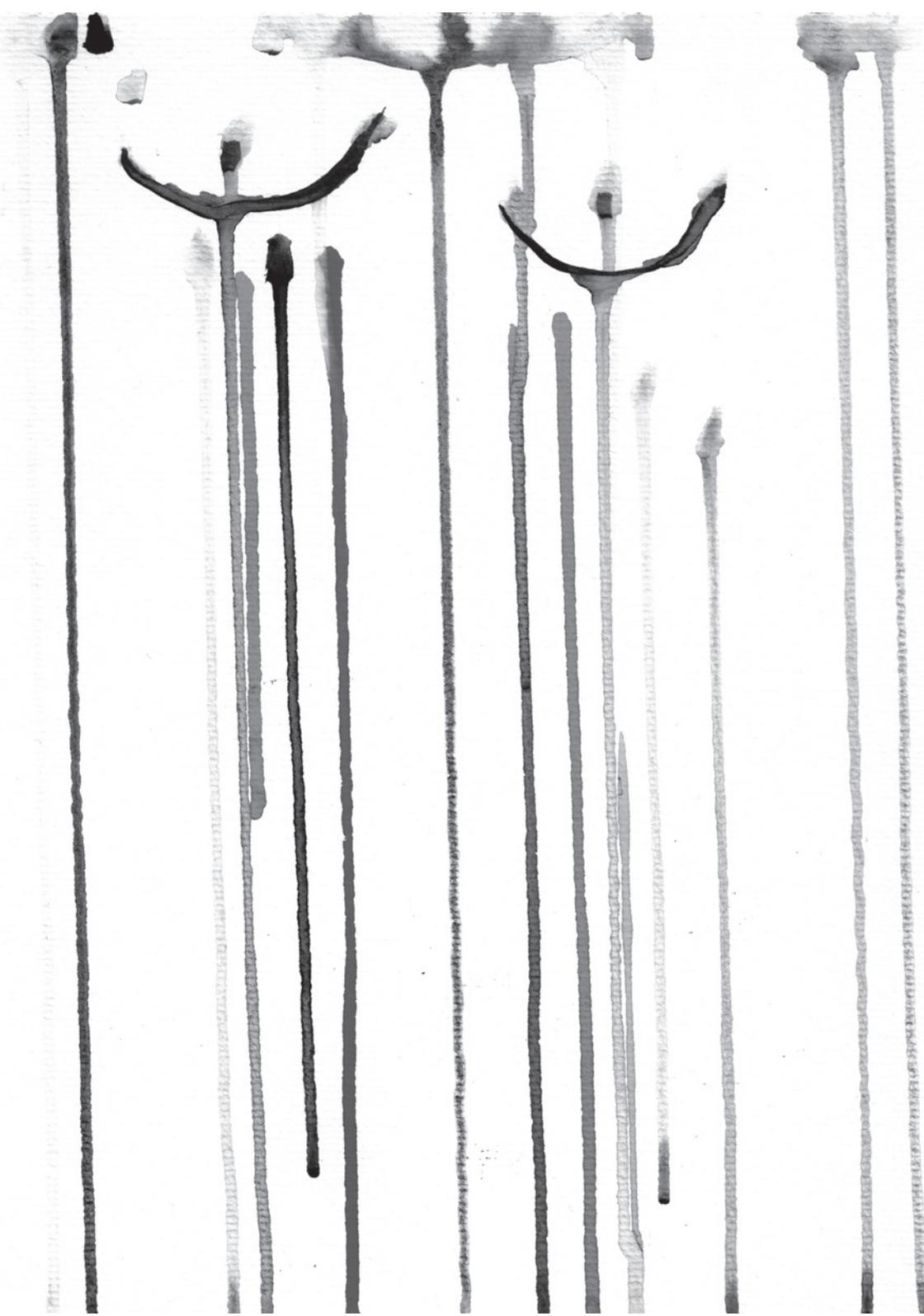
*Laissez-moi me promener dans cette allée où elle repose enfin,  
ne me demandez pas: « Comment était-elle ? »  
surtout ne prononcez plus jamais son prénom.  
Cela n'a plus d'importance. »*

Depuis cette nuit de décembre, elle a traqué le violeur, le menteur, l'assassin. Celui qui a toujours raison car le plus fort, et elle les a mis à genoux dans les rues sombres de sa vie.

Pour gagner ces batailles, elle a partagé de près ou de loin le chemin de ces femmes qui ont changé le visage de la loi. Elle sait que le chemin est encore long.

Dans son sommeil, elle sourit, d'autres petites-filles de Minerve prennent la relève.

(\*Minerve est la déesse de la guerre dans la mythologie romaine, mais aussi celle de la sagesse et de la stratégie.



Géraldine Platbrood

Février 2020.

Parvis de l'église,  
Je n'ai pas de riz dans mon sac,  
Je ne suis pas sur mon 31.

Je me faufile dans la foule en quête d'une place assise.  
Ton départ soudain nous a tous abasourdi.  
Avec toi, c'est un peu de mon adolescence qui s'éteint,  
De mon insouciance qui s'obscurcit.

Mars 2020.

Les mauvaises nouvelles s'enchaînent et ne se ressemblent pas.  
Tu ne reviendras pas de ton hospitalisation.  
L'an dernier, ton vieux cœur avait déjà brûlé avec les murs de ta maison.  
Depuis, ta flamme vacillait.  
Cette nuit, tu l'as soufflée dans la solitude de cette chambre aseptisée.  
15 personnes pour t'accompagner.  
Je laisse ma place.  
Hommage différé.

Juin 2020.

Changement de diagnostic :  
La « rémission » est devenue « reddition ».  
Derrière un double vitrage stérilisé,  
Tu as déposé les armes.

Pour toi, au revoir déconfiné.

Comptés à l'entrée, nous rejoignons nos îlots :  
50 chaises plots, inconfortables et lugubres.  
Y'a du soleil, mais il fait froid sur terre.  
Je vois tes filles pleurer.  
Noyées dans cet océan de pierre bleue.  
Seules face à la perte.  
Et ce prêtre qui n'arrange rien.

Ce jour là, je les ai serrées dans mes bras,  
Parce que je sais pas faire autrement,  
Que je crois pas au réconfort télépathique,  
Et que le « sincères condoléances » m'arrache la bouche et ne panse  
aucunement.  
Cette nuit-là, raison et culpabilité se sont bataillées.



Florence Grégoire

Je m'sens guidée comme par une **soif**  
Il manque un **truc** mais j'sais pas **quoi**  
Je cherche un **sens** à ce monde **froid**  
Mais parfois j'**crois** qu'y en a juste **pas**

Qu'est-ce qui **pét'**ra en premier ?  
Ce monde **est** déjà cassé  
Virus **climat** et sang **versé**  
On laisse **crever** les oubliés

Ouvre les **yeux**, regarde **la** machine en marche  
Un monstre **affreux** qui envahit  
Et les **forêts**, et nos **esprits**

Une petite **voix**, dans ma tête  
Me dit : **Tu** dois en faire plus  
Gagner ton **temps** sans perdre une **miette**  
Si tu **faillis**, tu s'ras **maudite**  
Chacun pour **soi**...

Moi j'**voulais pas** me mettre sur **des** rails  
Faire **partie** de la maille  
D'un **quotidien** sans rêves et **sans** joie

**Confinés** à présent  
**On** n'a rien qu'le **quotidien**  
Vit-**on** quand on **s'évite** ?  
Le **déconfinement** est **un** beau mythe

Mais **pour** vivre maintenant  
Faut pas **être** malade, vieux **ou** sans fric  
Et **c'est** pas étonnant  
Si y a tant **de** dégâts psychologiques

Monde quadrillé  
Chacun dans sa **bulle**  
De tous **côtés**, des **écrans**  
Mais à l'**intérieur** des **gens** ça hurle

L'**horizon** se **resserre**  
Peu **d'raisons** d'**espérer**  
**Attendons**...  
Dictature **d'la** **sécurité**

*Moi je sais **plus** c'**qui** guide nos **vies**  
J'**aurais** dit le **bonheur**  
Mais **j'crois** qu'**les** **décisions**  
Sont plutôt **menées** par la **peur***

*Moi ça va **bien**...  
Mais y a **tant** d'**menaces** qui **planent**  
**Dérapage** **sociétal**  
C'est comme une **spirale infernale***

*Moi je sais **plus** c'**qui** guide nos **vies**  
J'**aurais** dit le **bonheur**  
Mais **j'crois** qu'**les** **décisions**  
Sont plutôt **menées** par la **peur***

Sinon **pourquoi** on n'aide **pas**  
Ceux qui ont **traversé** l'**enfer** ?  
Pourquoi ils **crèvent** en **mer**  
Si l'**Europe** défend les **droits** ?

Sinon **pourquoi** on **détruit**  
Une rare biodiversité,  
Mutilée, pour y **placer**  
Le béton **gris** des plus **nantis** ?

**Difficile** d'**imaginer**  
A chaque **seconde** qui **passé**  
Les **milliers** d'**arbres coupés**  
Les **animaux** tués en **masse**

Où est le **sens**  
De cette **course** en **avant** ?  
Mais le **chaos** est si **dense**,  
Lutter contre **c'est** **décourageant**

Voilà qu'**tout se** **mélange**  
La **confiance** se **craquèle**  
Qui la **police** défend-**elle**  
Quand elle **tabasse** ceux qui veulent **qu'ça** change ?

Le **monde** se **polarise**  
Moi je veux **pas** tout foutre en l'**air**  
Mais le **progrès**, l'**entreprise**  
Peuvent pas dev'**nir** le seul **imaginaire**

On est **paumés**  
Prisonniers d'notre **point** d'vue  
**Divisés**  
Par cette **putain** d'culpabilité

Je **connais** tellement d'**filles**  
Qui ont **peur** dehors le **soir**  
Pourquoi **à** cette époque-**ci**  
On n'est pas **tous** égaux sur le **trottoir** ?

C'est **fatigant** que **grandir**, s'**épanouir**  
Prennent autant d'**temps**, parce qu'**avant**  
Faut se **défaire** d'un si **grand**  
**Conditionnement**

Si le **combat**  
Est perdu d'**avance**  
Si **les** guerres, la **violence**  
Sont la seule **issue** qu'on **connaîtra**

Ce s'ra pas **long**  
Avant **la** **dévastation**  
On **est** quand même bien **cons**  
De **continuer** cette **destruction**

*Moi je sais **plus** c'qui guide nos **vies**  
J'**aurais** dit le **bonheur**  
Mais **j'crois** qu'les **décisions**  
Sont plutôt **menées** par la **peur***

*Moi ça va **bien**...  
Mais y a **tant** d'menaces qui **planent**  
**Dérapage** **sociétal**  
C'est comme une **spirale infernale***

*Un monde **guidé** par le **bonheur**  
Pas par l'**pouvoir** des **puissants**  
Un **espoir** ou un **leurre**  
Mais qui nous **fait** rester **vivants***



## Géraldine Platbrood

Incendie, incendiaire, incendiée,  
Les flammes ne sont jamais rassasiées.  
Elles dévorent chaque once de vie,  
Consument les choix.

Sapeur sapé.  
Extincteur éventré.

Les « to do » écorchent la peau.  
Les « tu dois » salent les plaies  
Les « il faut » arrachent les croûtes.  
Impossible de cicatriser.  
Tu resteras grande brûlée.

Notifications, courriel, appel,  
sms et message sur le répondeur  
Bureau bureau  
Bureau salon  
Bureau canapé  
Matin – nuit – jour – week-end

Plus d'espace.  
Intimité asphyxiée.

Y a-t-il un sens lié à ces travaux forcés ?  
Gagner sa vie à la perdre.  
Perdre sa vie à la gagner.



## **Une rencontre exceptionnelle**

### **Mounia Bouzeghrane**

Alice est prête pour le jour J. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit ou peut-être s'était-elle assoupie quelques heures. Elle attendait ce jour depuis quelques semaines - théoriquement - mais s'imaginait cette rencontre depuis très longtemps, trop longtemps. Rien que l'idée de penser le rencontrer la plongeait dans une avalanche de sentiments entre joie, incertitude et angoisse.

C'est un mercredi après-midi. Une journée hivernale mais sèche c'est rare à Bruxelles. Alice n'avait pas à prendre congé ce jour-là. Elle détestait rater des heures de cours. Avec un planning bien organisé elle redoutait toujours devoir speeder le cours suivant pour rattraper le retard. Même si la veille fut très mouvementée, cette matinée était semblable aux autres. Alice avait cette capacité d'être dans le déni ou de faire abstraction des éléments ou des idées perturbateurs. Elle donna cours à ses élèves comme d'habitude, sans laisser transparaître aucun signe qui pourrait entraver son cours.

La cloche sonna. « Sortez vos Journaux De Classe. Semaine prochaine interro : La réaction chimique et pondération ». Une fois les élèves hors du local, Alice réalisa que plus qu'une seule heure la séparait de cette rencontre. D'un pas décidé, elle se dirige vers le métro comme pour aller décrocher une médaille d'or. « Mes jambes tremblent, j'ai envie de vomir. Ouf une place assise. Je suis stressée. Je dois penser à autre chose, je médite, j'invoque pour ne pas y penser. Arrivée, métro Louise. Quel beau quartier. Encore une demie heure devant moi, je vais prendre un café. À emporter c'est mieux. J'en profiterai pour faire un tour à la Place Poelaert où la vue panoramique surplombe la ville

Plus que cinq minutes. Il ne doit pas tarder à arriver ... Se dirigeant vers le lieu du RDV, Alice vérifiait sans cesse autour d'elle, peut-être l'apercevrait-elle de loin, à gauche à droite, derrière elle, pas l'ombre d'une silhouette. Il est peut-être déjà à l'intérieur ou sera-t-il en retard... Son cœur battait la chamade. « J'ai envie de pleurer si je pouvais accélérer le temps pour être déjà face à lui... »

J'y suis! Impressionnant!

La pièce est blindée de monde. Alice cherche scrupuleusement le fond de la salle. Rien. Elle attendait. Les minutes ne passaient plus, toujours agitée se retournait sans cesse vers la porte d'entrée espérant le voir arriver. Si elle ne se retenait pas elle pouvait s'évanouir... Entourée de cette foule qui attendait aussi leur tour chapoté par ces grands Hommes habillés en noir. Tous espéraient la gagner la bataille.

14h30 mon tour est arrivée. « Affaire Mme Alice Defontaine et Mr George Chauvin sont appelés à la barre ». Mon avocate prend la parole. Mr n'est pas là. Le divorce est prononcé. « Mme Alice Defontaine, vous obtenez votre divorce par défaut ». À ce moment-là je sentais mes tripes se relâcher, mes yeux se remplir de larmes. Je cours vers l'extérieur de la cour du palais de justice. Je décide de marcher jusque chez moi. Deux bonnes heures de route. Mon pou redescend. Le vide sidéral. Je n'arrivais pas à réaliser ...

## Texte collectif

Mon jardin n'a rien perdu de sa verdure, de son animation ni de son éclat. De multiples lampadaires plantés au sol en éclairent les contours. Au milieu, une fontaine l'anime. L'eau jaillit de plusieurs bouches placées sur une borne entourée d'un bassin marbré. Elle prodigue une eau fraîche qui explose dans tous les sens. Les différents murmures de cette eau m'apaisent à chaque fois que je m'allonge sur mon transat.

Ce jour-là, mon regard cherchait un réconfort, mais le temps avait dû paraître trop long à mon tendre ami. C'est alors que je sentis une masse mouvante qui se pressait contre mes jambes.

Elle caressa mes orteils, puis mes chevilles en remontant vers mes genoux, provoquant une sensation de chaleur douce et agréable dont j'avais vraiment besoin. Je soulevai la tête pour voir ce que c'était, mais bizarrement je ne vis rien ni personne. Était-ce un rêve ? Mon corps si froid et esseulé aspirait-il tant à vivre de telles sensations qu'il en était au point de les imaginer ?

Nonchalante, je laissai tomber la tête lentement sur le petit coussin et fermai les yeux en humant les délicats parfums de la nature et en me laissant bercer par le bruissement printanier des feuilles des grands arbres qui pointaient leurs bras à travers l'encadrement de ma fenêtre. Tout était si calme, si propice aux rêves... Je tentai de revivre la sensation, de me concentrer sur elle, mais mon corps était entièrement occupé par mon esprit qui cherchait une explication rationnelle. Finalement, je ne sus plus si je somnolais ou si je réfléchissais.

Soudain, un petit bruit se fit entendre. Cette fois-ci, je ne bougeai plus. J'ouvris juste les yeux et attendis. Le petit bruit s'enroula alors à mes cheveux, trottina dans mon cou, glissa le long de ma colonne, rebondit sur mes fesses et me transperça le dos. Stoïque, j'écarquillai

les yeux.

Tout me revint

Le sucré, le salé, l'amertume, l'acidulé

Les rires et les textures

Les crampes et les couleurs

Les larmes et les pincements de cœur.

Tout

Que faire maintenant ?

En boucle dans ma tête, la même phrase : « que faire maintenant ? »

Attendre ? Mais quoi ?

Les yeux fermés, je tends l'oreille afin de capter le moindre bruit. Des voix au loin, des brouhahas incompréhensibles, des chuchotements, des silences. Je suis où ?... Je suis ?... Je suis qui ?... Je n'ose ouvrir mes yeux, je suis bien.

Que faire maintenant ? Rien... Attendre.

Alors que j'allais sombrer dans le sommeil, des coups résonnent. Le premier me ramène à la conscience, en un sursaut. Ça continue, je les compte. Un... deux... trois... quatre... douze. A présent, le silence. Les chuchotements se sont tus. Qu'étaient ces bruits ? Cela sonnait creux, comme une casserole ou une boîte en métal.

Le sentiment de bien-être s'est évaporé, je ressens un malaise. Je me décide à ouvrir les yeux, mais je ne vois rien...

Je les referme ensuite pour réfléchir plus calmement. Devrais-je être actrice de ce qui se passe ou me contenter de le subir ? Je serre mes paupières fort, tellement fort, en espérant devenir invisible ou me téléporter dans une autre réalité...

Me téléporter dans une autre réalité à inventer ? Pourquoi pas...

Mais pourquoi le ferais-je ? Par lâcheté, par peur, par indifférence,

par bravade, par insoumission ? Alors oui, si c'est par insoumission, je reste et j'affronte ces « démons » qui me pourrissent la vie. Mon mental sera plus fort que le leur, mon silence plus puissant que leur cris, ma détermination les mettra à genoux. Chaque géant a son point faible. Achille, son talon. Leur ego surdimensionné est la plus grande brèche dans laquelle va se glisser le doute et les perdra face à ma force tranquille.

Après toutes ces réflexions, je presse le petit bouton de l'appareil de téléportation, tout en craignant de rester coincée dans un espace-temps qui finirait par être une prison. Je me désintègre, et deviens mille lumières qui s'éteignent aussitôt pour se rallumer dans cet ailleurs que je me suis inventée. Jerry Cornelius avait raison.

Réécrire l'histoire, forcer les traits, hausser les couleurs, changer l'air de la musique, décider de la vie qui sera mienne.

Maintenant, je sais.

Forte de ces convictions, je savoure les fruits de ma créativité. Pourtant, une ombre plane sur ce bonheur soudain.

Chimère ou réalité ?

Mais je sais aussi que l'incertitude ne sera jamais levée. Si l'on se focalise sur le bonheur, il s'évapore aussi sec. Pouf !

La chimère, je l'appriivoiserai. Un animal domestique fantastique. Pour ma réalité de sorcière.

Je m'installe à ma table, j'allume une bougie, je verse de l'eau sur mon thé. La vie peut commencer.

Cayetana, Geraldine, Gé, Fatiha, Florence, Mounia



Cayetana Carrión

Lourde et voluptueuse, piquée de mille mystères, la peau d'ours est accrochée depuis un an au portemanteau de l'entrée de mon appartement. Je suis tentée de la toucher, mais c'est interdit. Je sais que c'est interdit.

C'est l'année passée, durant l'étrange soirée à laquelle j'avais été invitée par mon ami Xiphias, que je fis la rencontre pour la première fois de l'homme qui avait oublié son manteau chez moi.

L'horloge venait de sonner les douze coups de minuit dans un éclat retentissant de cuivres et de percussions libérateurs, à la douce saveur de la transgression. J'étais la seule, je crois, à les avoir entendus. Il était l'heure de rentrer chez moi. Je fis un signe à mes hôtes pour signifier mon départ et dis adieu aux autres invités, lorsque l'un d'eux, un homme aux yeux bleus, se leva en silence et me rejoignit. Je ne l'avais pas vraiment remarqué durant toute la soirée — mais qui aurait-on pu remarquer en ce soir blanc, froid et muré dans le silence fossile imposé par les nuées ? Au moment où je m'apprêtais à tourner la poignée de la porte, je sentis sa main frôler la mienne. Je surpris son regard clair et aigu, constellé de douces voluptés, soulever sur ma peau un vent venu de la mer, frais, léger et piquant.

Depuis l'arrivée des nuées, je suis imprégnée de la mémoire du toucher. Lorsque mes mains se rapprochent de la pelisse défendue, la lame de l'interdiction me condamne une fois de plus au rappel, celui de la règle qui nous prohibe tout contact tactile avec des personnes ou des objets inconnus, même ceux rêvés ou imaginés.

Je me contente de contempler la fourrure. Je la caresse du regard. Le pelage dru brûle mes yeux à l'idée que l'ours a été sacrifié pour offrir sa chaleur à son bourreau. Et puis, je souffle pour découvrir l'enivrante tendresse du sous-poil soyeux. Il me rappelle la douce promesse de l'étreinte fugace de l'homme aux yeux bleus, durant cette étrange soirée, au moment où nous franchissions le seuil de la

porte pour quitter les lieux. C'était comme une indication. Un « je dois absolument te dire quelque chose ». Dehors, il faisait noir et le froid mordait nos visages revivifiés par cet instant de délicate émotion, presque impalpable. L'homme, je l'avais senti, était enveloppé dans une immense peau d'ours.

Il marchait d'un bon pas, à mes côtés, décidé à m'accompagner jusque chez moi. Au milieu de la nuit froide, des rues vides devenues immatérielles, je sentis soudain une petite flamme effleurer la peau barbelée de mon cœur écorché. En même temps, je me murai dans la nécessaire distance que la méfiance à l'égard d'un inconnu m'imposait. « Un ours, il ressemble à un ours sauvage, me dis-je. » Cela me rassurait et m'inquiétait à la fois.

Le silence verglaçant qui nous enveloppait commença à fondre sous la vive gestuelle de l'homme. Au début, il se limitait à pointer du doigt les détails inattendus des rues que nous traversions. C'était comme un voyage extraordinaire, un réenchantement retrouvé, une sorte d'initiation, de redécouverte d'une ville qui s'était éteinte depuis l'arrivée des nuées. Plus tard, ses mains s'enlacèrent aux miennes pour former des images et des mots qui creusaient l'épaisseur d'un univers qui ne se serait jamais dévoilé autrement. Tous les réseaux tactiles de ma peau s'étaient réveillés. Je n'avais plus besoin de parler, ni même de voir, juste sentir avec mes mains la texture d'une impression, le relief d'une émotion, la palpitation des idées. Sculpter le temps et les formes du monde. Je découvris que les objets que je touchais, la peau que je frôlais, avaient une âme. La peau d'ours aussi.

Arrivés à mon appartement, je l'invitai à prendre une tasse de thé pour se réchauffer les mains et le corps. Ce n'était pas de trop, en cette nuit froide, et c'était ma façon de le remercier d'avoir pris le temps de me raccompagner. Cela m'avait touchée...

Il accepta. Le chemin pour rentrer chez lui était long, me fit-il comprendre en serrant fermement mes mains dans les siennes... un frisson bleu traversa mes rhizomes.

Éblouie par cet instant magique, je voulus l'aider à se débarrasser de son immense et fabuleux manteau. Il se retourna alors violemment vers moi et m'interdit, tel un animal féroce, de le toucher.

L'homme se ressaisit, visiblement surpris par la violence de son geste. Il enleva la fourrure et l'accrocha soigneusement au portemanteau. Il la caressa alors longuement, un soupçon de nostalgie au bout des doigts, tandis que je posais les miens sur mes yeux atterrés. Il s'approcha ensuite de moi, dégagea les cheveux qui cachaient mon visage, libéra mes yeux de la frayeur de mes mains moites, et souffla délicatement un vent tiède et doux, comme un baiser, qui me transporta vers les sables chauds des dunes jaunes de mon enfance. Mes yeux se refermèrent irrésistiblement comme un écrin en velours rouge. Une seconde avant de les clore, je vis l'ours.

Je sais que c'est interdit. Je ne devrais pas.

Jusque là, je m'étais abstenue de toucher le manteau, alors même que son propriétaire n'était jamais revenu pour le reprendre. Mais aujourd'hui, c'est plus fort que moi.

J'enfile alors délicatement la fourrure abandonnée, un bras, puis l'autre. Je l'ajuste à mon corps. Je ferme les yeux. C'est chaud. Puis je referme les boutons un à un, lentement. Je passe ma main sur le doux pelage, et l'enlace tendrement. Je me blottis... dans ses bras, l'homme aux yeux bleus m'entoure amoureusement.

\* \* \*

*Je descends à toute vitesse les escaliers de l'immeuble. Lorsque j'arrive au premier étage, je m'aperçois qu'au seuil de la porte de l'appartement de gauche, sur le paillason, un ours dort.*



## Geraldine Catino

A cause de la bêtise humaine, un virus a vu le jour.

Alors, la peur au ventre, l'homme s'est confiné.

Il a créé des barrières, de la distanciation, de la solitude pour se protéger.

Mais cette crise, cette pause, ce ralentissement est une renaissance.

Une seconde vie, une nouvelle chance pour le futur.

Un nouveau chemin pour l'épanouissement de la nature.

Un redémarrage vers plus de solidarité pour contrebalancer cette nouvelle ère de l'homme.

l'Anthropocène !

Fatiha Idrissi

- Allô ! Ma chérie ? Comment vas-tu ?
- Salut toi ! J'attendais ton appel avec impatience. Alors ? Comment vas-tu ? Et ta journée ?
- Ouf ! Ma journée ? Elle n'est pas encore terminée, je dois prendre le train d'ici une demi-heure pour aller à Hasselt. Je suis de garde cette nuit.
- Ah ! Et les dossiers d'expertise, ça avance ?
- Ouais, je les ai enchaînés les uns après les autres depuis huit heures du matin, une bonne dizaine. Je n'ai même pas eu le temps de manger lors de ma pause... Zut ! Tu te rends compte ? Il est déjà dix-sept heures et je n'ai pas encore quitté le bâtiment du SPF...
- Alors, si j'ai bien compris, tu travailles à Hasselt ce soir, et ce, jusqu'à sept heures le lendemain matin, ensuite tu dois retourner à Bruxelles pour reprendre ton boulot au SPF ! À temps plein ! Dès huit heures !?
- Oui, et ce sera ainsi les prochaines semaines, jusqu'à ce que je puisse me libérer de certains contrats !

Nonchalante en réalité, elle se força de lui exprimer de l'intérêt en adoptant une voix douce et mélodieuse.

- Tu ne trouves pas que c'est trop pour un humain ?
- Oh tu sais, j'ai l'habitude. Bref, allons à l'essentiel, je n'ai pas beaucoup de temps. En fait, j'appelle pour savoir quand on pourra se voir.
- Tu sais bien que tout dépend de tes disponibilités, moi je reste assez flexible. Dis-moi donc !
- Ce ne sera déjà pas possible ce week-end...
- Tu travailles également ?
- Je travaille juste samedi, j'ai réussi à me libérer dimanche.
- Alléluia ! Et ?
- C'est l'anniversaire de ma sœur, je ne sais pas si on pourra le fêter en grand comité en raison des restrictions. Et puis son

mari est trop angoissé avec cette histoire de virus. Je serai donc, je suppose, le seul invité.

- Et après l'anniversaire ?
- Je serai de garde à Anvers.

Elle sentit une tension monter en elle.

- Mais pourquoi tu m'appelles alors ?
- En fait, j'ai fait des pieds et des mains pour annuler certains engagements, spécialement pour toi. Donc j'aurai un petit moment de libre demain et j'aimerais bien te revoir. Peux-tu porter ta robe noire, celle avec la petite ceinture, et tes escarpins, pour l'occasion ? Ça te va à ravir...
- Oh merci ! Euh, je voulais te demander...

Avant qu'elle eût le temps de formuler sa phrase, l'homme enchaîna sans ponctuer :

- Sache que ton beau sourire et ton regard de braise ne m'ont plus quittés et que tes rires joyeux raisonnent encore en moi et m'accompagnent dans le silence morbide de mes longues nuits, et tu sais quoi ? Ton parfum, mon Dieu ! Ce parfum m'obsède, je le sens partout.
- Ce n'est pas une odeur fantôme j'espère !
- Non, non t'inquiète ! J'ai fait le test il y a quelques jours et c'est négatif. Et puis je t'assure que je suis très en forme en ce moment, si tu vois ce que je veux dire...

En lui parlant, elle scruta, admirative, le reflet de sa silhouette dans le miroir de sa garde-robe, vérifia l'état de ses cheveux et sortit ses escarpins favoris et le sac compatible. Elle se projetait déjà dans ce lendemain.

- À quelle heure demain ?
- En fait, je terminerai mon taf au SPF vers seize heures, vu que j'ai de l'avance sur certains dossiers. On se retrouve donc à seize heures quinze devant le parking, mais je te préviens déjà, je dois partir à Gand à dix-sept heures.
- Ça nous laissera quarante-cinq minutes à peine !
- Attends ! Euh... non, j'ai mal calculé, enfin... si je dois arriver à l'heure à mon rendez-vous, on aura trente minutes. C'est déjà

pas mal, ne sois pas gourmande, voyons ! Tu sais que je fais beaucoup d'effort pour toi. Alors ?

Face à son arrogance caractérisée, elle réactiva sa nonchalance habituelle. Elle prit délicatement le flacon de son somptueux parfum, crée par un certain Yves, et le huma avec gourmandise, admira l'emballage élégant de son nouveau fond de teint d'un beige doré concocté par une certaine Helena, vérifia la pointe du crayon de khôl façonné par La Demoiselle et se mit à calculer :

Annulation de la séance de sport programmée demain à seize heures  
+  
Temps de préparation pour être élégante comme à l'accoutumée  
+  
Coût de chaque noisette de ses produits de luxe qu'elle appliquera sur son visage  
+  
Les pschitts de son fameux parfum  
+  
Trajet pour arriver en bas de l'immeuble de ces fonctionnaires  
+  
Nombre de « joules » qu'elle perdra à écouter ses histoires et à démêler le vrai du faux  
+  
Coût pour l'environnement quand elle se démaquillera de toutes ces particules colorées qui finiront dans l'un des océans

POUR UNE PETITE DEMI-HEURE, DEBOUT SUR SES HAUTS TALONS SUR UNE VOIE DE TRAIN A LA GARE DU MIDI!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

La note de calcul fut élaborée en une fraction de seconde :  
=

- Oh, désolée ! Demain j'ai une visioconférence importante, dit-elle calmement, en songeant à la séance de sport qu'elle suivra en ligne. On verra, ça se placera peut-être la semaine prochaine...

Géraldine Platbrood

Peau filigrane, plissée, diaphane.

Morcellement d'histoires.

Chemin de vie qui déboule, qui défile,  
Zigzague et se perd.

Cette peau usée d'amour,

Si souvent caressée,

Raconte à mon coeur

Les générations passées,

Ces mille-feuilles d'identité

Traversés en toi, en moi,

Enracinés.

Cette peau polie, creusée, lustrée,

Rappelle le temps qui passe

Et l'urgence de m'y lover.



Fatiha Idrissi

Démo...cra cra cratie

Mais je vous ai choisi, contraint ! Eh oui !  
Pour me représenter sans connaître toutes les logiques enfouies  
Au final je suis une petite marionnette dans ce numéro de ventriloquie

Démo... cra cra crate

Tu décides seul et tu légifères  
Tu méprises ceux qui protestent et ceux qui vocifèrent  
Tu restes impassible dans ta tour, alors que les maux prolifèrent  
Et quand tout s'écroule et que tu comprends peut-être que tes choix  
étaient mortifères  
Tu me demandes alors d'agir, « hé marionnette ! Maintenant tu  
t'affaires  
Au nom de la responsabilité individuelle, du statut de citoyen que je  
te confère  
Assume et résigne-toi, voyons ! Et si tu ne sais pas, il n'y a rien à  
faire !  
Va voir plutôt à la Grand-Place... je t'ai mis quelques guirlandes et un  
grand conifère »

C'est excra... cra cra crable

Vois-tu ? Vois-tu l'artiste dont les numéros sont désormais  
« invendables »  
Qui n'a dans son frigo qu'un morceau de fromage avarié et une tartine  
immangeable  
Vois-tu ? La jeune entrepreneuse dont la détresse était palpable  
Dont les récits de « la cité ardente » désormais s'accablent  
Et ces jeunes égarés dans le smart-monde, à l'humeur instable  
Ces femmes, hommes et enfants aux statuts précaires et profils  
vulnérables

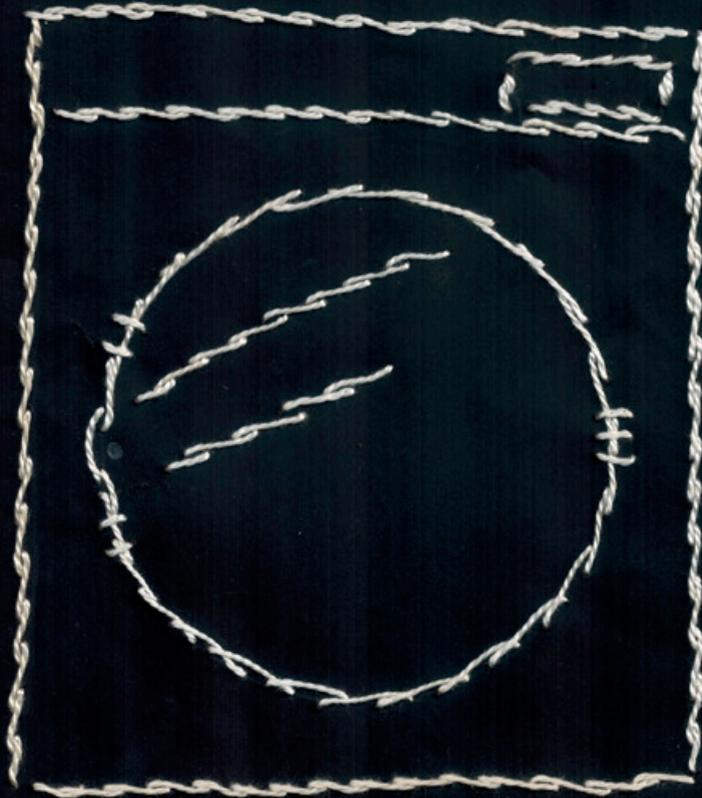
Pour ne citer que ceux-là, alors que les exemples sont innombrables  
Vois-tu ? Les conséquences de cette représentativité pourtant si  
admirable !

Démo... cra cra cra cratie

Si séduisante et prometteuse, mais hélas boiteuse  
Doit-on t'accepter telle que tu es juste parce qu'ailleurs les choses  
sont plus calamiteuses ?  
Ben non ! Je veux être ton autre jambe, ou ta main affûteuse  
La voix qui tempère ta maladresse radoteuse  
Car je suis ton ancrage, celui qui ralentit tes nombreuses glissades  
piteuses

PAR-TI-CIPER ! PAR-TI-CIPER ! PAR-TI-CIPER!  
Plus qu'une revendication, il est question d'agir bien au-delà de vos  
propagandes tapageuses.

Géraldine Platbrood



Elle a couru toute la journée, toute la semaine :

Boulot – vaisselle – courses – lessive – dodo.

To do list infinie et frustration continue.

Et là, devant le sèche-linge du salon lavoir du coin,

Elle respire enfin.

Grondement de la machine.

Vibration qui se répand.

Valse des vêtements.

Elle est hypnotisée par ce spectacle.

Là, dans cette grande pièce pragmatique, elle attend que sèche sa vie.

Elle tend l'oreille parce qu'elle pense entendre en fond le remous des vagues.

Vraiment ?

Illusion auditive. Elle prend ses désirs pour des réalités.

Et alors ?

Elle a pris de quoi lire,

Elle a pris de quoi écrire,

Mais elle ne tient pas en place.

Elle guette.

Quoi ?

Le t-shirt qui s'enflamme.

A-t-elle vraiment vérifié toutes les étiquettes ?

Et ce temps qui défile.

50 cents, c'est le prix.

50 cents pour combien de tours de piste ?

Pour combien d'instant de stress ?

Cette boule ne la quitte pas.  
Elle roule comme le compte à rebours sur la machine.  
C'est frénétique, elle fait les 100 pas.  
Vigilante, à l'affût.  
Elle relit, relit les instructions.  
Elle pense, se parle, se dispute, se rit d'elle.  
Puis, au milieu de ces remontrances, c'est le silence.  
Le bourdonnement se poursuit, pourtant, dans ses tympans.  
Elle est surprise.  
10 minutes déjà ?  
C'est à peine une expiration,  
Un battement de cil,  
Pas eu le temps de rien.  
Alors, elle cherche comme une acharnée au fond de son porte-  
monnaie.  
50 cents pour prolonger.  
50 cents pour s'évader.  
50 cents encore  
Avant d'y retourner.  
Là où l'on doit faire, où l'on doit être en projet, être productive,  
Où l'on doit argumenter.  
Là où être ne suffit pas.

Plus de pièces jaunes ni même de brunes ou de grises.  
Elle sort les vêtements à moitié secs,  
Chauds, encore humides.  
Elle les enfourne dans un sac de supermarché.  
Ils termineront de sécher dans cette vie, là-bas, qui ne l'attend pas.

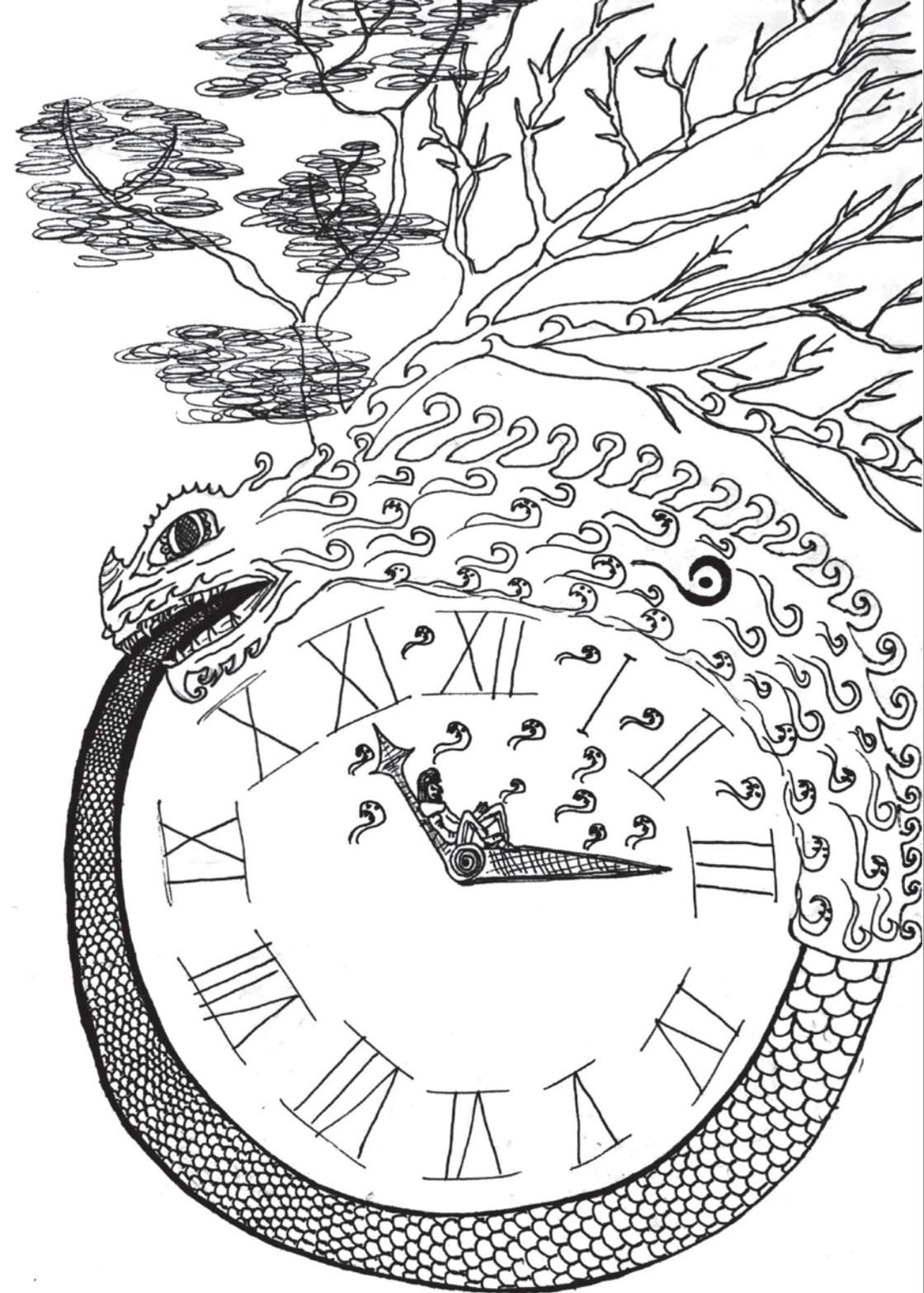
Florence Grégoire

C'est une nuit que tout a commencé. Une de ces nuits de néant où le temps s'égrène lentement. Si lentement qu'en tendant l'oreille, il nous semblerait presque entendre son cliquetis rouillé. Je gisais, éveillée, dans mes draps propres à la senteur de fleur d'oranger. Je flottais, portée par cette odeur qui me ramenait des étreintes, des moments de joie autour d'un verre de thé ou des échoppes chargées d'un petit marché. Mais la torpeur tant attendue ne m'emportait pas. Je ne pouvais sombrer dans le sommeil.

Mon esprit alerte voguait d'un souvenir à l'autre. Il sautillait entre les idées, tandis que je me tournais et me retournais dans ces draps qui crissaient comme du papier. Malgré sa lenteur, le temps avait fait de grandes enjambées à chacun des regards que je coulais vers l'horloge. A l'étage du dessus, quelqu'un soufflait. Un sportif noctambule. Ces heures d'attente se désagrégeaient dans la pénombre, inutiles, perdues. Des heures non vécues. Le temps de l'attente existe un peu moins, me semble-t-il, que d'autres sortes de temps. Ou alors il existe un peu plus, puisque l'on a davantage conscience de son passage.

Je sentais l'angoisse monter en moi. La nécessaire énergie du lendemain : efficacité, rapidité, productivité. Déjà le jour suivant m'était arraché, et la possibilité de l'affronter dans la joie plutôt qu'à coups de cafés serrés. Il me faudrait lutter, je le savais d'avance.

Comme d'autres fois, c'est à ce moment-là que j'ai abandonné. Ce temps qui s'imposait à moi quand je n'en voulais pas, autant l'utiliser. Prendre de l'avance. Profiter du profond silence pour penser comme on ne pense pas en plein jour, dans le brouhaha et la précipitation. Penser à des choses lentes et silencieuses. L'évolution de l'univers ou la permanence dans le devenir. Quoique l'évolution de l'univers ne soit pas lente. Par rapport à quoi le serait-elle ? C'est ma vie qui est rapide, à l'échelle de l'univers. Dans sa course, je suis à peine une étincelle et mes oreilles ne perçoivent ni le grondement des soleils, ni les terribles collisions des particules. Peut-on qualifier de silencieux



les événements impossibles à entendre ? Le silence ne se définit-il pas par contraste avec la possibilité du bruit ?

Je me suis levée, j'ai attrapé une introduction à la métaphysique et je me suis installée à ma place préférée, dans mon fauteuil face à la fenêtre. Les pieds sur le radiateur, posés sur un coussin pour ne pas les brûler. J'ai allumé une bougie bleue et écarté les tentures. Le livre attendait sur mes genoux, mais je ne l'ai pas ouvert. La lune était bien trop belle...

Demi-cercle, elle reposait de biais, comme un bol au fond tout rond prêt à rouler sur lui-même. Elle surnageait juste au-dessus des toits planes des immeubles, narguant leurs rectangles parfaits de son équilibre instable. Lumineuse, d'un jaune presque roux, elle créait autour d'elle une mare de mer laiteuse. Les constructions humaines perdaient de leur sens à sa lueur, avec leurs formes arbitraires dont on accepte l'aspect par habitude.

J'ouvris la fenêtre et m'assis sur le rebord, juste à côté du vide. Un pied sur le radiateur encore chaud, l'autre dans le froid glacial de la nuit qui parfumait ma chambre d'une odeur de feu de bois. Tout était immobile. On voyait même dans le ciel un scintillement d'étoiles. Je me suis mise à penser au temps qui passe et nous détruit, à la réalité qui parfois bascule, à l'absurdité de ma vie face au vide de l'univers et à bien d'autres choses encore.

Une question me tourmentait. Il me sembla qu'elle avait gratté pendant des années aux confins de mon esprit et que cette nuit seulement elle apparaissait en plein jour — au jour de ma pensée. Le temps, dans des présents révolus, était abondant. Mais dernièrement il se faisait maigre et véloce, bondissant d'instant en instant sans laisser la durée s'installer dans aucun d'eux. Je m'interrogeai : que se passait-il ? Mon impression était-elle réelle ? Ou était-ce une interprétation subjective de l'accélération des événements, un symptôme de ma vieillesse qui s'installait déjà, un effet de la course toujours plus rapide qui m'entraîne vers la mort ?

Un avion tout illuminé passa haut dans le ciel, mais la lune l'ignora, imperturbable. Dans ma chambre, l'horloge tiquetaquait toujours au même rythme. Par analogie, cela me fit voir une nouvelle dimension

à ma question. Quel était ce temps qui se faisait rare ? Pour mesurer la rapidité des événements les uns par rapport aux autres, il faut une référence. Comme un mètre à l'aide duquel mesurer les distances. La référence du temps, appelons-la le « temps vrai ». C'est une suite d'instant qui s'écoulent toujours pareils à eux-mêmes. Indiscernables, comme un présent sans cesse renouvelé. Mais personne n'y a accès, je crois...

Nous sommes prisonniers des événements, nous-mêmes événements qui s'écoulent dans le temps. Notre propre temps constitue une seconde référence, spécifique à chacun, pour la perception des choses. Mais nous ne percevons que le temps des événements qui s'écoulent dans le temps vrai, relativement à notre propre référence temporelle — elle-même liée à notre finitude. Et nous faisons l'expérience du changement, de la succession, d'un enchaînement toujours plus rapide d'actes et de paroles, qui s'emballent comme une machine infernale. Assise à la fenêtre, le regard tourné vers la lune, je m'interrogeais sur l'origine de cette accélération.

Était-ce une accélération du temps des événements qui tuait pour moi le temps ? Si je suis, moi aussi, un événement au sein du temps, il s'ensuivrait que mon temps propre s'accélère... Mais comment le percevrais-je ? Il faut croire que les temps de divers événements n'accélèrent pas au même rythme... Je pensai alors à une hypothèse qui me glaça le sang. Et si le temps des événements et le temps vrai n'étaient pas imperméables l'un à l'autre ? Si la déstructuration du temps des événements attaquait aussi le temps vrai, cela aurait-il un impact global sur le monde et l'univers ?

Le temps vrai, le cours du temps, toujours semblable à lui-même, support des transformations, de l'impermanence, cela seul qui ne change jamais... Il est non l'origine, mais le rythme invisible des choses. Ce dont toute évolution dépend. J'avais l'intuition d'une catastrophe si le temps vrai venait à perdre sa régularité. Coincés au sein des événements qui accélèrent et décélèrent et qui perdraient alors complètement la tête, je n'étais pas sûre que nous pourrions nous rendre compte du danger.

Vaincue par ces méditations, je sentis finalement ma tête dodeliner. Je bondis dans mon lit avant de sombrer dans le vide. Quelques heures d'un sommeil sans rêve me ramenèrent au chaos du jour qui court d'un instant à l'autre, évitant de justesse les précipices qui les séparent, tirant et poussant pour caser dans leur durée sans extension une multiplicité d'actions.

Pendant les jours qui suivirent, cette crainte apparue en moi à la lueur de la lune ne cessa de me tourmenter. L'accélération du temps devenait une obsession, accentuée par l'apparition d'anomalies de plus en plus nombreuses. Il n'était pas rare, en journée, que vingt minutes me claquent sous le nez, passées comme si elles n'avaient jamais existé. Je détournais les yeux de l'horloge, respirais une fois, et quand je regardais l'heure, à nouveau ces minutes avaient disparu, englouties je ne sais où. J'imaginai les hoquets du temps vrai, les gouffres qui se creusaient en lui, le rythme brisé du monde. Mon estomac se nouait.

Je n'osais parler à mon entourage de cette angoisse. Bien sûr, les gens prononçaient les paroles habituelles. Quand on vieillit, le temps passe de plus en plus vite... Tout s'envole... Le temps file quand on s'amuse... J'ai du temps à tuer... Mais ils n'y pensaient pas. Je savais que quelque chose d'inédit était en route, quelque chose de plus que de la matière à proverbes. J'essayais parfois de lutter, de densifier un peu de temps en m'asseyant sans bouger pendant une heure. Je me concentrais sur l'instant fixe. Je comptais mes respirations. Mais souvent, arrivée à plus de mille, un regard vers l'horloge m'indiquait que cinq minutes à peine avaient passé. C'était impossible, je clignais des yeux, je vérifiais mon téléphone... Rien à faire. Le temps se jouait de moi.

J'avais parfois de désagréables sensations corporelles. Je percevais des chatouillis sur la nuque ou le bras, comme si un petit insecte s'y promenait. Mais quand je voulais le chasser, il n'y avait rien. Le matin, je découvrais de drôles d'imperfections à mes ongles et je me demandais si je les rongerais en dormant. Cela ne m'était jamais arrivé auparavant. Je me mis à perdre beaucoup de cheveux. Ils tombaient par touffes dans ma douche et restaient sur mon oreiller comme l'encadrement d'un visage vide. Pourtant, je ne voyais pas de différence quand je m'observais dans la glace.

Le pire, c'étaient les écrans. Ordinateurs, téléphones portables. Ils avalaient le temps goulûment, faisant passer les heures comme des minutes. Je les évitais autant que possible, mais au travail j'étais bien obligée de les utiliser. Mes journées passaient donc dans un sentiment constant d'urgence et de manque. Un mois ou deux après que cette angoisse ait commencé à me tarauder, j'avais cessé de faire autre chose de mes journées que dormir, manger et travailler. Je n'en avais plus le temps. Tous les moments intermédiaires, je les passais immobile, à essayer de me concentrer sur le présent pour inverser la tendance, pour le retenir un peu.

Un jour, quelque chose de plus étrange encore se produisit. C'était un samedi. J'étais dans ma cuisine, j'essayais de me concentrer sur un livre. Comme d'habitude, mon obsession me poussait à couler sans cesse des regards vers l'horloge, bien que je tentais de m'en empêcher. Mais cette fois, chapitre après chapitre, les aiguilles ne bougeaient pas. Il fut 14:23 pendant toute l'après-midi. Je n'en revenais pas, et régulièrement j'interrompais ma lecture pour vérifier l'heure sur mon téléphone, sur Internet, partout. Mais non, le temps s'était arrêté. Je faillis appeler des amis pour leur en parler, mais puisque cela ne faisait pas la une des réseaux sociaux, je m'en abstins. Il était évident que tout le monde ne faisait pas la même expérience du temps que moi. Chacun est prisonnier de son temps propre.

Réfléchissant à cette anomalie inversée, je n'eus plus de doute. Que ce soit mon appartement qui eût ralenti par rapport à moi ou vice-versa, il n'y avait qu'une conclusion possible. Seul un ultime effort du temps vrai pour maintenir son identité à lui-même pouvait décélérer de la sorte le temps des événements. Cette terrifiante après-midi confirmait mes soupçons, à savoir que la brisure du rythme temporel concernait aussi la référence du temps elle-même, qui n'est donc pas tout à fait détachée du temps des événements. Il doit exister une sorte de relation circulaire entre les deux. Et quelque chose perturbait cette dynamique, mais je ne savais pas quoi...

Il me fallut attendre une autre nuit d'insomnie pour les voir. Ils sont invisibles à la lumière du jour, et invisibles tout court. Mais entraînée comme je l'étais à percevoir les soubresauts du temps, je les vis

quand même, à l'aide d'un sens que j'ignore. Je dis « voir » parce que c'est ce qu'il y a de plus proche parmi les sens que nous utilisons dans la vie de tous les jours. Ou peut-être est-ce par habitude de la vision, souvent sollicitée en premier.

Je me tournais et me retournais dans mes draps chiffonnés, désespérée de trouver une position dans laquelle mon corps pourrait s'enfoncer comme des racines dans la terre. Je rassemblais surtout ma volonté pour ne pas regarder l'heure. Je ne voulais surtout pas savoir quels bonds le temps avait fait depuis que je cherchais le sommeil, combien d'heures ou de minutes il me restait avant la course du lendemain. Je laissais mes yeux vagabonder autour de ma chambre, éclairée faiblement par la lumière d'un lampadaire au-dehors.

Puis je les vis. Ils étaient là, perchés sur le mur, juste en dessous de ma gravure de l'Acropole. Les mangeurs de temps invisibles. Je ne les voyais pas comme on voit avec les yeux, mais je savais qu'ils étaient monstrueux. Des crocs pointus à déchirer les nuages, des bras puissants à détourner les fleuves. Et des cheveux de sable, qui n'en finissent jamais de couler de leurs têtes.

Je crois que c'est la marche du monde qui les a créés, mais je ne sais pas si c'était inévitable. Je me demande toujours s'ils sont un pur produit de l'accélération générale du temps des événements — s'il s'agit d'une conséquence physique de la seconde loi de la thermodynamique, l'augmentation de l'entropie globale de l'univers, laquelle pourrait être à l'origine de cette accélération — ou si nos actions insensées ont précipité leur apparition.

Les mangeurs de temps étaient occupés, j'en m'en aperçus avec horreur, à dévorer mes instants. Innombrables car indivisibles, ils grouillaient partout dans ma chambre. Je les voyais où que je tournais le regard, après un temps d'habitude pour repérer leurs formes fuyantes. Ils astiquaient, déglutissaient, digéraient. Cela faisait des bruits de succion, des crissements, et d'horribles claquements quand ils parvenaient à briser en un endroit le cours du temps. Le sens inédit avec lequel je les percevais semblait faire appel à mes autres sens les uns après les autres. J'eus peur de bientôt les toucher, sentir les mangeurs de temps grouiller sur ma peau, dévorer à même mon

épiderme. Je compris que je les avais déjà perçus sans le savoir, lorsque je ressentais ces chatouillis sur ma nuque ou mon bras. Je bondis du lit, paniquée. Je ne savais que faire pour ne pas devenir folle.

Il me fallait agir, mais comment ? Mes instants risquaient sans cesse d'être engloutis. Sans doute les mangeurs de temps menaçaient-ils beaucoup d'autres personnes sans que celles-ci en eussent conscience. Et le cours du temps en général... J'eus soudain devant les yeux un monde détruit, dénué de toute vie car privé du temps qui fait le rythme interne des choses, la musique de leur développement, mesurant tant la respiration des êtres vivants que la croissance des plantes et le mouvement des planètes. L'ampleur de la menace me dépassait complètement. J'enviais presque ceux qui ne se rendaient compte de rien et continuaient à déclarer que le temps file, surtout quand on vieillit, tout en vaquant à leurs affaires.

Je me souviens que j'ai regardé l'heure : 03:04. Puis j'ai senti une secousse : 04:03. En un clin d'œil. Ces mangeurs de temps mangeaient le devenir... Je me suis endormie.

Les jours qui suivirent, je ne les voyais pas, mais je sentais leur présence, toujours plus palpable. Je remarquais les accrocs qu'ils créaient dans le temps et qui avaient un effet sur la psyché des gens. Leur humeur changeait rapidement et ils se sentaient souvent épuisés, dépassés par le cours des événements. Les conversations tournaient en boucle. La terreur qui m'avait envahie la nuit où je les ai vus ne me quittait pas, mais je ne savais que faire. Je n'avais aucun plan d'action. La catastrophe était trop vaste pour moi. Il me fallut prendre congé, cesser de travailler, le temps de m'éclaircir les idées. J'avais besoin de me concentrer sur chaque instant que je pouvais saisir.

Puis un matin, à l'arrêt du tram, je fus frappée par la forte présence de quelqu'un. Seuls ses yeux bleus apparaissaient entre son bonnet et son masque. Il regardait dans le vague, à travers moi, l'air vaguement déprimé et résigné, comme tout le monde. Mais mon sens de détection des mangeurs de temps m'alerta. Cet homme dégageait quelque chose d'inhabituel... Je me concentrai sur lui et après quelques minutes passées à l'observer, je compris que les mangeurs de temps

invisibles s'écartaient de lui. Comment réussissait-il ce prodige ?

L'homme aux yeux bleus s'était aperçu que je le fixais. Quand le tram arriva, il prit place sur le siège à côté du mien.

— Vous les voyez, vous aussi.

— Oui.

Il était évident que nous savions tous les deux de quoi nous parlions. Inutile de tourner autour du pot. Je lui posai la question qui me brûlait les lèvres.

— Comment ça se fait qu'ils s'éloignent de vous comme ça ?

— Ah... Une longue pratique. Des années de lutte pour étendre la durée du moment présent et vivre le devenir. Ils sentent ça, ils se tiennent à distance.

— Mais... Comment vous faites ? Genre concrètement ?

— On... Je ne sais pas trop dire, vraiment. On se concentre. Il y a des trucs qui aident. La méditation, le yoga... Certains trucs moins évidents aussi, comme la cigarette. Et dormir. Vous dormez bien ?

— Oh, non... Très mal. D'ailleurs c'est comme ça que j'ai commencé à les voir.

— Vous devriez... Il y a un groupe, vous savez. On s'entraide un peu. Pour lutter. On partage nos techniques, on s'empêche de sombrer. Vous devriez venir. Ça vous aiderait je crois.

Il sortit un petit agenda à la couverture souple, déchira la page d'un jour passé et inscrivit une adresse au crayon.

— Venez à cette adresse, jeudi à 20 h. Vous rencontrerez les autres.

Je mis le papier dans ma poche, interdite. Il reprit :

— On arrive à les maintenir à distance, parce que... parce qu'ils ne sont pas assez forts. Mais je crois qu'ils gagnent en puissance, ces derniers temps. Ça ne marchera peut-être plus très longtemps... Venez jeudi, il faut agrandir le groupe. Bon, je descends ici... Enchanté... Et à jeudi !

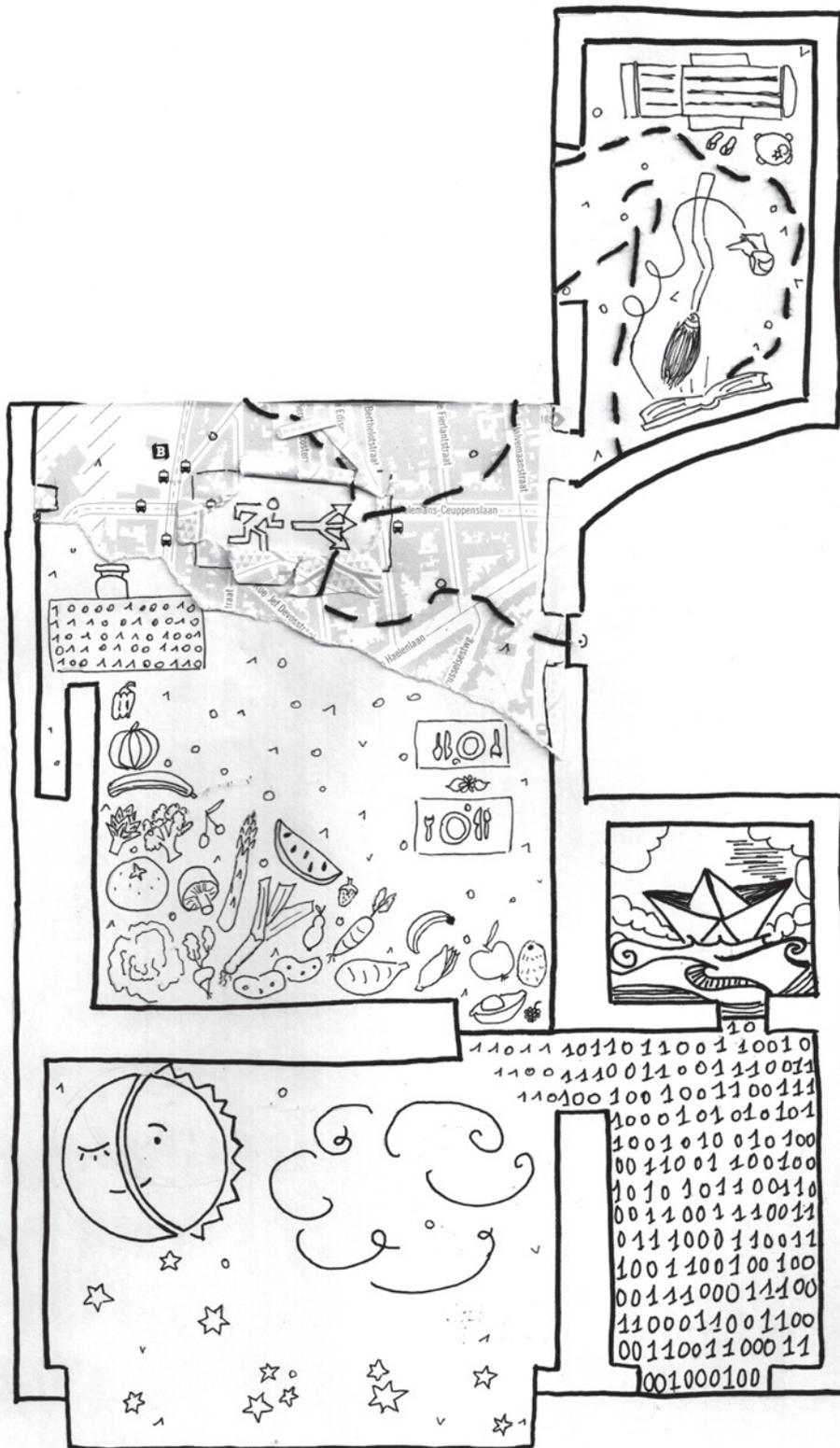
Dans l'instant qui suivit, il sauta du tram et disparut au coin d'une rue. Je sortis le papier de ma poche et lus : « Clos des Glycines, n° 6 ».

C'est comme ça que tout a commencé. Les insomnies, les méditations à la lueur de la lune, les mangeurs de temps invisibles, l'homme du tram aux yeux bleus et les réunions secrètes du jeudi soir. Toutes les semaines, ceux qui luttent contre la disparition du cours du temps se réunissent. J'ai finalement trouvé des gens à qui parler. Aucun d'entre nous ne sait vraiment comment lutter, mais nous établissons un plan d'action. Nous faisons ce que nous pouvons. Nous n'avons pas le choix...

Allongée dans mon lit, je scrute comme tous les soirs le plafond où d'affreux mangeurs de temps grignotent mes jours. L'homme du tram a dit qu'ils gagnaient en puissance. Je suis sûre maintenant que cela a quelque chose à voir avec l'accélération généralisée du monde où les événements s'enchaînent, aveugles, sans que l'on ait le temps de penser à eux. Demain, nous en discuterons encore. Si nous sommes nombreux à lutter, nous avons une chance de vaincre les mangeurs de temps.

Géraldine Platbrood

Et si  
 Je m'habituais  
 A ne plus te serrer dans mes bras,  
 A ce que tu grandisses sans moi,  
 A ne plus te croiser,  
 A ne pas faire partie de ta bulle,  
 A la distance,  
 A masquer âme et pensées dissonantes,  
 Aux petits comités,  
 Aux libertés cadrées,  
 Au silence du téléphone,  
 Aux mains poisseuses, collantes,  
 A la culture canapé,  
 Au mot rentabilité,  
 A mon nombril,  
 Aux droits bafoués,  
 Aux regards réprobateurs,  
 A la surveillance,  
 Au sentiment de culpabilité,  
 Au sens de circulation imposé,  
 A l'esprit cabane,  
 A mes repas uberisés,  
 Au règne hygiéniste.



Et si  
j'oubliais ce que sont  
la spontanéité,  
l'insouciance,  
le vent sur mes joues,  
les voyages.

Et si  
j'avais perdu  
ma curiosité,  
mon appétit du monde,  
mon esprit critique,  
mon humanité.

Et si j'acceptais.  
Et si je me résignais.  
Et si je ne gardais que cette boule au ventre.  
Et si  
je cédaï à la tentation.  
Celle de posséder sans partage.  
Celle de la délation.

Et si demain ne survivait pas aux séquelles d'aujourd'hui ?

Depuis la naissance de ces « et si » en moi.  
Je me scrute.  
Je guette les indices de ma chute.

- 03/2021 -

Geraldine Catino

Ma solitude c'est toi quand tu pars  
sans me dire au revoir.  
Sans savoir si un jour je vais te revoir.

Ma solitude c'est lorsque tu es là,  
silencieux, assis dans le noir  
et que ma présence ne te suffit pas,  
ne te suffit plus,  
que tu reviens par habitude.

Ma solitude c'est la peur de te perdre.  
L'envie de me noyer dans d'autres bras,  
effacer l'odeur de ta peau, l'empreinte de toi.  
Ces traces que tu laisses dans mon cœur.

Ma solitude, c'est nous sans plus de rancœur,  
sans plus de cris. Parler du quotidien.  
Surtout ne pas nommer hier.  
Surtout ne pas évoquer demain.  
Surtout ne pas dire adieu au passé.

Ta solitude c'est moi quand je pars  
claquant la porte  
sans te dire au revoir.  
Sans savoir si un jour je reviendrai.

Ta solitude, c'est mes silences après les cris.  
Mes voyages dans mes nuits  
dont tu es interdit.



Ta solitude c'est ton désarroi  
lorsque je m'endors dans tes bras.  
Me sentir si près et si loin de toi.

Ta solitude c'est la peur dans ton regard.  
Ne pas connaître où vont mes rêves  
quand je me blottis dans d'autres bras.

Notre solitude est une amante  
qui nous bouscule et nous caresse,  
qui nous accompagne les jours de pluie.

C'est une amie, une promesse  
qui nous tient par la main la nuit.

C'est une sœur qui nous berce  
qui nous console les jours d'ennui.

C'est une mère  
qui nous nourrit au sein  
des tourments de la vie.

C'est une maîtresse  
qui s'abandonne  
entre hier et aujourd'hui.

C'est notre exil.

## Geraldine Catino

Avant que la nuit tombe, j'aime m'asseoir dans mon jardin et attendre que des souvenirs s'évadent de mon passé et s'installent à mes côtés.

Ma maison aura 100 ans cette année. Ces murs ont absorbé tant d'éclats de rires, de larmes, de souffrances, de joies, que les soirs de pleine lune j' imagine des âmes traversant l'obscurité, venir partager un moment de solitude. Parfois, si je fais très attention, j'entends des chuchotements, des rires, des chansons et des comptines d'autrefois.

Ce soir, assise dans la pénombre, je discerne la voix d'une enfant venant du côté gauche du jardin, juste un murmure, récitant une comptine. Celle de « Compère, qu'as-tu vu ? ».

Et voilà que, comme une fenêtre qu'on entrouvre pour laisser passer un peu d'air frais, ma mémoire s'ouvre sur un souvenir lointain. Je me souviens de l'avoir apprise.

Mais quand ? Lors des colonies de vacances ou bien en primaire ?

Là, ma mémoire me fait défaut, je me souviens juste de quelques mots.

« Compère » y voyait une vache qui dansait sur la glace, une grenouille qui portait le sabre, un loup qui vendait des choux...et bien d'autre choses encore.

« Et vous Madame, que voyez-vous ? » , me dit tout bas la petite fille du fond du jardin.

Moi, dans le silence de ma nuit, je ne veux plus voir ces vagues renverser, par une belle nuit d'été étoilée, des bateaux dans la Méditerranée.

Je ne veux plus voir ces femmes, blessées, abîmées, dans leur tête, dans leur cœur et dans leur corps par quelqu'un qui les aimait trop fort.

Je ne veux plus voir ces tubes meurtrir des corps dénudés de leur identités pour y insuffler un peu d'oxygène et de vie.

Je ne veux surtout plus voir tous ces yeux qui détournent leurs regards et détourner les miens.

Alors, quand du jardin la petite voix me demande une deuxième fois « Dis Madame, toi que vois-tu ? » je réponds « Je ne vois rien, et si j'ai vu je ne m'en souvient plus ». La voix me chuchote : « Madame, vous mentez !!! ».

Je sais. Je m'en veux de détourner si souvent le regard, de ne pas entendre ce qui se passe ailleurs pourtant ce n'est pas pour me protéger, mais par lassitude. Ce temps incertain qui s'étire me trouble. Tout bouge autour de moi, les gens vont, viennent. Dans le métro, ils se bousculent à nouveau. Un semblant de vie reprend son cours. On ouvre, on ferme. On ouvre à nouveau. Tout dépend si c'est « essentiel » ou non.

Le monde obéit, silencieux, muselé par des masques qui entravent la Liberté.

Quel nouveau monde renaîtra de ce présent blessé ?

Je me sers un deuxième verre de vin, ce soir ce n'est pas une bonne soirée, trop de choses se bousculent en moi. La petite fille me sourit et me dit de ne pas trop m'en faire. Que le temps efface le passé.

Mais quand ? Quand effacera-t-il ces souvenirs qui peuplent mes journées et mes nuits ?

Quand le souvenir de cette peau qui m'avait séduite, cette alchimie qui nous avait envoûtés avant de nous déchirer disparaîtra-t-il ?

Quand oublierai-je ce goût de larmes légèrement salées lorsque j'ai fermé la porte du passé pour m'inventer une nouvelle réalité faite de liberté ?

Dans la salle de bain, il y a encore ce flacon qui porte son empreinte. Quand aurai-je la force de m'en séparer ?

Où vont dormir ces fantômes du passé lorsqu'ils quittent nos souvenirs ? Où vont-ils avant de revenir comme un boomerang au moment où la vie nous reprend par la main ? Pourquoi, alors que je ne me souviens plus de rien, ai-je toujours l'oppression d'une douleur inconnue. Pourquoi cette obsession de vouloir savoir ? Si la vie m'a fait le cadeau de gommer un passé, pourquoi est-ce que je cherche toujours et encore ce que ces photos ne me racontent pas ?

La lune me caresse le visage. Il fait nuit. Je m'apaise.

Je frissonne un peu, d'ennui et de froid. De ma journée, c'est le moment que je préfère. Je n'en peux plus de m'inventer des to-do lists pour égrener mes journées.

Mais le soir, ce rendez-vous avec l'ombre me fait du bien. La nuit, le temps se suspend. Je voudrais arrêter de respirer, me noyer dans l'air que je respire.

J'espère parfois rencontrer parmi ces passants du passé, ce visage ami-ennemi et lui pardonner.

Je vide mon verre de vin, un vin d'Italie. Avant de rentrer, comme tous les soirs, ce même rituel, je lève les yeux au ciel et je murmure un merci à la lune qu'elle capture pour la nuit. Je ferme la porte du jardin. Dans ce silence, je monte me coucher.

Demain, je dois me présenter à une convocation pour me faire vacciner.

Ce soir, une fois de plus, j'ai vaincu mes démons.



IV

Peur à la télé.

Peur à la radio.

Peur en chiffres, en graphiques, en statistiques.

V

Dehors le beau se déploie,

Alors, sans bruit, germe en certains l'espoir.

Espoir de redémarrage, de nouveaux chemins, de seconde vie, de seconde chance.

Espoir de renaissance.

Lueur de conscience ?

VI

Pourtant,

La **crise** crisse.

Crescendo de malheur

Assourdissant au quotidien.

Mains tendues,

Corps endormis sur le pavé,

File alimentaire,

File allocataire,

File colère.

VII

**Récession.**

Récession

Pour qui ?

Pour toi, le tout petit.

Celui qui déjà tire en vain sur son espace vital.

Occupation bancaire.

VIII

**Bêtise humaine.**

Celle du citoyen

Qui Amazonne plutôt que d'acheter à sa zone,

Qui oublie le pouvoir de son porte monnaie et mise son oseille sur des numéros banqueroutes.

Les jeux se font et notre main fait grise mine.

Délocalisation, licenciement, droit du travail en déroute.

**Bêtise humaine.**

Celle du tout plastique bien pratique

Qui asphyxie.

Celle du tout plastique antiseptique

Qui se multiplie.

## IX

Cacophonie des informations.  
Charivari des décisions.  
Brouhaha dans la population.

## X

Mise à jour du vocabulaire.  
Lexique Covid.  
Lexique tabloïd.  
Lexique humanicide.

## XI

Crise... Écris !  
Injonction.  
Obligation.  
Crise... et crie !  
A 20h, sur les balcons.

Crise... et crie !  
Fais entendre ta voix  
Quand cela ne te convient pas.

Crise et cris !  
Voilà le résultat.  
Celui que l'on obtient  
Quand on fait la sourde oreille,  
Que l'on ne règne que pour quelques uns  
A qui déjà il ne manque rien.

## XII

Covid 19 *Vésuve moderne*.  
– *Grondement* –  
Conjoncture : capitalisme, libre échange, mondialisation.  
– *Tremblement* –  
Iniquité  
– *Éruption* –  
Propagation  
– *Lapilis* –  
Surcharge soins intensifs  
– *Nuées ardentes* –  
Choix politiques  
Covid 19  
Nano David pour méga Goliath.

## XIII

1 cas,  
2 cas,  
Loin de moi.  
100 cas,  
1000 cas,  
A deux pas.  
Boucle Corona.

Fatiha Idrissi



- Que veux-tu faire ? Me demanda un jour la machine.
- Je ne sais pas, donne-moi des options, affine !
- « Éteindre », « Mettre en veille » ou « Redémarrer » ? Ce n'est pas moi qui détermine !
- Je ne sais pas, c'est difficile. Les questions me turlupinent.
- Appuis sur le bouton « Aide », lis attentivement et imagine...



### Éteindre

Le monde sera comme avant, tu n'as rien à feindre

Tu consommeras et gaspilleras, tu te laisseras manipuler sans geindre

Tu acquerras avec orgueil et gourmandise, tu seras fier de tout ce que tu pourras atteindre

Imbu de ton idéal matériel, de ta « docile liberté » qui n'est pas à restreindre

Peu importe les moyens et peu importe les dégâts, l'être supérieur n'a rien à craindre !

Le tableau est gros, vois-tu ? Rien à dépeindre...



### Mettre en veille

Tu observeras le monde et tu t'inquièteras pour le sort des abeilles  
Tu te demanderas comment manger : vegan ? bio ? paléo ? et tu consulteras Google pour des conseils

Tu culpabiliseras face à tes déchets et tu stresseras à cause de tes bouteilles

Tu seras burn-outé au travail mais tu te laisseras exploiter pour de l'oseille

Tu te méfieras des politiques, pourtant tu glisseras ton bulletin dans l'urne et c'est à chaque fois pareil !

Tu ne sauras plus choisir, amour-propre ou devoir ? Ça sent Corneille !  
Tu douteras et tu critiqueras, mais tu t'empêtreras dans un confortable sommeil.



### Redémarrer

Tu envahiras le monde de ton onde tel un mascaret

Tu rouspèteras ta colère et tu embarrasseras tous les tarés,  
de ta plume ou de ta voix que tu lâcheras sans euphémismes et sans les parer

Tu porteras peut-être un gilet grossier, mais avec tes revendications, si joliment bigarrées

Tu boycotteras, tu dénonceras et tu marcheras contre vents et marrées

Courageux, tu tordras le bras doré du géant marionnettiste en sachant qu'il n'acceptera d'être contrecarré

Tu libéreras ta « liberté » des concepts et des pièges chamarrés

Tu seras créatif et fougueux et tu résoudras enfin le problème du cercle et du carré

Tu comprendras que ta survie dépend des autres espèces, longtemps accaparées

Tu seras bienveillant et solidaire. Une nouvelle ère va démarrer...

– As-tu compris ? Me demanda la machine.

Hésitant, je clique sur la commande « **plus d'options** » ...

**Désolée ! Il n'y a pas d'autres options !**

Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix !

Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix !

Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix !

Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix !

Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix !

Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix !

Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix !

Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix !

Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix !

Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix !

Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix !

Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix ! Fais ton choix !

## Qui sont-Elles ?

### **Mounia Bouzeghrane**

Observations, hypothèses, essais, résultats, exactitudes. Cartésienne dans l'âme... Jusqu'à ce que je découvre la plume : un joli crayon plein de couleurs pour écrire les plus belles pages de nos expériences.

Un besoin avant d'être une envie,  
Un besoin viscéral,  
L'inspiration venant d'une résilience,  
Oser s'exposer,  
Une force émotionnelle,  
Une énergie créative,  
Super, ça coule de source,  
La plume s'exprime,  
La joie, le plaisir d'écrire et de se lire.  
Ça y est ! Il est là, le bébé est né,  
Une délivrance...  
Je peux maintenant recommencer...

### **Cayetana Carrión**

La nuit, lorsque tous les chats sont gris, je prends une plume de hibou et me met à écrire sur le dos du ciel des petits récits peuplés d'étoiles de mers, de tigres fabuleux, de grandes et de petites ourses, de feuilles mortes qui crient leur peine, d'hommes et de femmes aux destins bizarres.

### **Geraldine Catino**

Après avoir voyagé parmi les nuits de mes souvenirs,  
me voilà itinérante entre rêve et réalité.  
Je vole des mots que j'écris,  
je les libère dans d'autres phrases,  
qui deviennent des images.  
Les mots que j'ai lus ont enrichi mes rêves,  
je rêve de nouveaux mots  
que je vole au rêve...

### **Florence Grégoire**

Pourquoi je veux écrire ? Pour exprimer les liens mystérieux entre les choses, pour communiquer à d'autres mes intuitions et mes angoisses, pour laisser une trace. Pour raconter des histoires. Car c'est ce qui nous nourrit, ce qui forme la matière de nos vies, ce qui reste quand on regarde en arrière. Alors je cherche. J'essaie de trouver le ton, l'équilibre, la musique qui fera danser les mots.

### **Fatiha Idrissi**

Libre comme l'air.  
Une brise rafraîchissante, d'une douceur apaisante,  
ou une tempête puissante à l'issue déconcertante ?  
Sereine et effervescente, ainsi est ma plume, ma nature changeante.

### **Géraldine Platbrood**

Écrits vains ?  
Non,  
Écrits veine !  
Ou plutôt : écrits miens.  
Ainsi, quand du tac au tac ça fait tic dans le cœur et toc dans la tête,  
quand tout éclate, je crie sur les pages à qui voudra me lire : mes abcès, mes absences, mes abscons, mes amours, mes adieux, mes au secours.

Chère Florence,

Bxl, 1-2-21

Voici le démarrage de notre dessin collectif autour du thème de notre parcours: « Prière de conscience et redémarrages ». Tu lui donnes la suite que tu veux et comme tu veux (crayons, pastels, aquarelles, écolines, encre de chine... )!

N'oublie pas de passer le mot à la suivante!

Bises Cayetana

Schaerbeek, 13-2-21

Salut Géraldine,

Voici le dessin avec les contributions de

Cayetana et moi; tu le continues comme tu le souhaites, avec les matériaux désirés!  
Curieuse du résultat final !!

Florence

FOREST 19-02-21

Coucou!

L'œuvre m'attend que toi!

Bon amusement! Gje

Enfin ma chère Géraldine!

L'œuvre n'attend que ta touche,

Merci

Une touche finale et l'encre est enluminée

Ilot Sacté

17.04.21

Auderlecht 6/5/21.



## Les lieux parcourus

Depuis la fenêtre virtuelle de nos ordinateurs, nous nous sommes glissées dans les espaces de vie des unes et des autres, à défaut d'avoir pu nous rencontrer en chair et en os dans des lieux ou associations. Le mur bleu, la porte vitrée, le paravent, le piano noir et la cheminée pleine de plantes et de petits détails ont été les lieux situés de nos rencontres hebdomadaires pendant toute la durée de notre parcours.

Si nos corps n'ont pas pu se rencontrer, notre créativité nous a donné des ailes de liberté et nous avons fabriqué des ponts grâce à la création chorale à cinq mains de notre illustration de couverture. La poste, les transports en commun, le vélo ou simplement la marche, nous ont permis de voyager et de faire lien sur les traces d'un chemin entrelacé d'attentions et de soutien des unes aux autres. Nous nous sommes ainsi rencontrées à Forest, Ixelles, Anderlecht, Bruxelles et Schaerbeek à travers chaque motif dessiné, comme un petit cadeau transmis à la suivante.

### Remerciements

Le Collectif Des Encre d'Elles remercie Entr'âges pour avoir été à l'initiative de sa création et pour le soutien apporté à son bon déroulement, notamment durant la crise sanitaire. Un merci tout particulier est adressé à Fatiha Idrissi, membre fondatrice du collectif, pour sa participation à la co-animation du troisième parcours et pour son soutien indéfectible dans la préparation des rencontres virtuelles.

Les conditions dans lesquelles nous avons réalisé notre parcours d'écriture 2020-2021 ont été grandement perturbées par la crise sanitaire mondiale. Nos rencontres et contacts physiques ont pratiquement disparu, mais le lien et l'entraide entre les participantes s'est renforcé. Que chacune soit remerciée pour son engagement et son sens de la solidarité.

Un tout grand merci à l'aisbl ScriptaLinea pour son aide précieuse et ses judicieux conseils.

Le Collectif Des Encre d'Elles remercie tous ceux et toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation.

Le Collectif Des Encre d'Elles et l'aisbl ScriptaLinea adressent en particulier leurs vifs remerciements à Benoît De Vriendt pour sa relecture avisée du recueil, ainsi qu'à Didier van Pottelsberghe pour le graphisme et la mise en page du recueil de textes.

Entr'âges et ScriptaLinea remercient la Fédération Wallonie-Bruxelles et la COCOF pour leur soutien financier dans la réalisation de ce projet, ainsi que la Commune d'Uccle pour le soutien logistique qu'elle apporte à ScriptaLinea.

Des extraits du recueil *Entrelacs* et ici ont été présentés à l'émission « *Des Livres pour dire* » de ScriptaLinea le 23 septembre 2021 sur Radio Air Libre.

La lecture publique d'*Entrelacs et ici* a eu lieu le 28 avril 2022, dans les locaux d'Entr'âges, dans le cadre de la Semaine de l'Intergénération.

ENTR'AGES

Scripta Linea  
AISBL



Projet réalisé avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles  
et de la Commission communautaire française

Le graphisme est réalisé par: Didier van Pottelsberghe

L'illustration de la couverture et les photos reprises dans la compilation  
ont été réalisées par les membres du *Collectif Des Encres d'Elles*.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur [www.scriptalinea.org](http://www.scriptalinea.org)  
et sur [www.entrages.be](http://www.entrages.be)

D/2022/13.013/1

# Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun



[www.scriptaline.org](http://www.scriptaline.org)

